

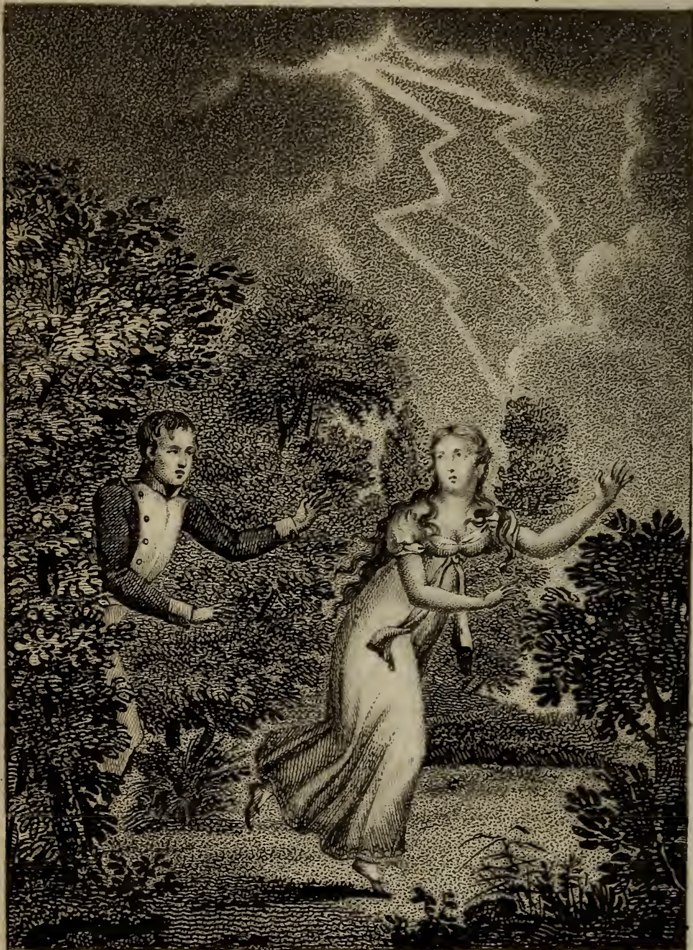

FOUNDED 1852
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA A.D.
1630.
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
BOSTON PUBLIC LIBRARY



AMOURS SECRETTES

DE

NAPOLÉON BUONAPARTE.



Dieu de miséricorde!
Je ne t'ai point offensé;
C'est mon époux!

AMOURS SECRETTES

DE

NAPOLÉON BUONAPARTE,

PAR M. LE BARON DE B***,

Auteur du Précis historique, des Amours secrettes de Buonaparte et de sa Famille, de la Vie de l'ex-Ministre Carnot, et des Amours et Aventures du Vicomte de Barras.

CINQUIÈME ÉDITION,

revue et corrigée.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ GERMAIN MATHIOT, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 13, PRÈS LE PONT ST-MICHEL.

ET A BRUXELLES,

Même Maison de Commerce, Marché au Bois, n°. 1310.

M. DCCC. XVII.

(23310)

Nathan Appleton
Jan 24, 1871.

4/.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

LORSQU'AU mois de juillet 1814, je publiai le Précis historique sur Napoléon Buonaparte, certes, je ne m'attendais pas que cet ouvrage aurait huit éditions en aussi peu de tems. Mais tel est l'empire du vrai, que tout ce qui paraît empreint de son cachet est bien vu de tout le monde. Encouragé par le grand débit de ce léger opuscule, je mis au

« vous le permets, je le desire
« même. » Comme ces manuscrits, continua M. le duc de... ne sont pas en très-bon ordre, rétablissez-les : gazez un peu plus quelques détails ; et si Napoléon est évincé, publiez l'ouvrage. »

Maintenant le public est à même de juger si j'ai mis de la négligence à remplir les intentions de l'ex-monarque.

INTRODUCTION.

Français, pendant quinze ans je vous ai donné des lois; pendant quinze ans, ou vous m'avez craint ou vous m'avez admiré. A peine tombé du trône sur lequel les destins et mon courage m'avaient placé, qu'une fourmillière d'écrivains, sans talent et sans génie, ont osé donner au public l'Histoire secrète de ma vie; cette entreprise, je l'avoue, est au-dessus de la puissance humaine, et quiconque oserait la tenter, ne donnerait au public qu'un roman à fracas, au lieu d'une histoire véritable que je peux seul lui procurer.

Quel homme assez hardi, quel auteur assez présomptueux, quel im-

posteur assez déterminé oserait dire à l'univers encore stupéfait de la carrière que j'ai parcourue : « Voici ce que fut Buonaparte; voici ce qu'il voulait être, voici sa vie? »

Je n'ignore pas que les oripeaux de la littérature française ont déja tenté de transmettre mon portrait à leurs concitoyens; pigmées du genre historique, mites de la réflexion, ils m'ont cru un colosse, et du haut de leurs échâsses ils ont osé me mesurer : grâces au ciel, et leurs ouvrages et leurs noms sont aujourd'hui dans la fange et l'oubli.

Et toi, femme célèbre chez ceux même qui ne te comprennent pas, patrone des phrases heurtées et du style bruyamment magique; toi qui, d'un seul trait, d'un seul mot, fais d'un nain un géant, d'un simple fait

un évènement fameux; toi qui broye l'histoire des peuples et des mœurs pour nous donner des brochures romantiques, madame de Staël, tu t'abuses en me prêtant des traits d'une dimension gigantesque! Tu n'as pas connu le secret de mes proportions, et tu partages avec l'univers l'erreur dans laquelle le monde entier fut et sera longtems sur mon compte. Si quelquefois j'ai fait briser tes crayons, ce n'est point le ton souvent hideux de tes croûtes qui me révoltait, mais seulement le défaut de vérité et le colossal de tes dessins. Je te le répète, moi seul je peux dérouler, aux yeux des peuples étonnés, la carte vraie de ma vie secrette, politique et guerrière.

Ouvrage incompréhensible de la divinité, les dimensions de mon

être, quoique faciles à saisir, n'en seront pas moins très-longtems une énigme pour le vulgaire abusé.

Les Français et bien d'autres peuples m'ont prêté une foule de systêmes, et cependant je n'en eus jamais qu'un seul, auquel se rattachaient tous mes principes et toutes mes actions; système bien formé, bien conçu de ne rien négliger pour satisfaire mon immense ambition et mes desirs particuliers, même les plus légers; car, ne nous le dissimulons pas, quels que soient le rang et les richesses, on ne serait point parfaitement heureux si l'on était privé de certains plaisirs secrets et domestiques. César dans les bras d'une amante, Henri IV dans ceux de Gabrielle, n'en furent pas moins de très-grands hommes. Mon seul sys-

tême suivi fut donc mon bonheur et ma gloire. Si quelquefois je me suis trompé, cela prouve seulement que je n'étais pas un dieu; cependant il me reste une excuse dans les fautes que j'ai commises contre mes intérêts. J'étais affamé de jouissances et physiques et morales. La vie de l'homme est un éclair dont il faut mettre la durée à profit : trop certain de cette vérité, j'ai voulu trop souvent précipiter les évènemens; je les ai manqués quelquefois, mais qu'y faire? Je voulais vivre un siècle dans un jour.

J'avais, à l'appui de mon systême, le sentiment intérieur de mes destinées; une voix secrette me disait continuellement : « Tu ne ressembleras en rien aux autres hommes; des lisières de l'enfance à ton cercueil, tu

te croiras toujours plus qu'eux ; à l'été de ta vie, ton nom sera dans toutes les bouches : bergers et souverains te croiront un grand homme, et tu le seras, ne fût-ce que pour le leur avoir fait croire. »

Jamais souverain, usurpateur ou monarque légitime, n'eut la hardiesse de se peindre tout entier dans un écrit et chez les mêmes peuples sur lesquels naguère il régnait. Il n'entrait point dans mon plan de publier, moi vivant, l'Histoire de ma vie ; et même, en vous donnant ici l'Histoire de mes amours secrettes, je n'ai eu qu'un seul but, celui de donner un démenti formel aux détracteurs de mes sentimens envers le beau sexe. Je ne puis concevoir l'inconséquence des écrivains qui ont osé toucher cette partie secrette de

ma vie. Est-il possible de peindre les sentimens amoureux d'un homme sans avoir été lui-même? Ont-ils partagé les scènes de bonheur que, plus d'une fois, j'ai partagées avec d'aimables femmes? Non : aussi leurs froides impostures n'ont jamais vivement ému leurs lecteurs, si toutefois ils en ont eu. Quelques hommes m'ont reproché d'avoir été constamment dur envers le sexe; d'autres, enfin, m'ont accusé d'un crime : j'avoue que de pareils procédés m'ont causé plus de chagrins que toute la masse des calomnies répandues sur mon compte depuis ma sortie de France.

Je suis heureux, mille fois heureux d'avoir, depuis mon enfance, tenu des notes exactes des principales actions de ma vie; notes non-seule-

ment exactes, mais encore minutieusement détaillées, telles, enfin, que les faits se sont passés. D'un homme tel que moi, tout se doit lire. Ce sont de riches matériaux que j'ai préparés pour quiconque voudra me peindre trait pour trait : j'ai seulement refait le style de ma jeunesse. Si quelques lecteurs trouvaient les sentimens de mon jeune âge trop exagérés et les expressions trop fortes, qu'ils se ressouviennent que c'est Buonaparte qui pensait et s'exprimait; alors, j'ose le croire, ils retireront leur observation.

Je ne me suis point borné à vous donner l'Histoire de mes amours secrettes : Français, vous trouverez encore dans cet ouvrage la clef de mon caractère, et le portrait le plus fidèle de ce que j'ai toujours été : aussi, je n'ai qu'un seul conseil à

vous donner : faites extraire de ce livre tout ce qui a rapport à mes liaisons avec le beau sexe ; ce qui vous restera sera mon caractère, mes opinions, mes volontés, le principe de ma gloire, la cause de mes succès ; enfin, ce sera moi...... Quel trésor! Oui, Français, en vous conseillant ce recueil, en vous en procurant la matière, je me dévoue à votre éducation politique. Vous m'accusez, ingrats! et je vais peut-être vous procurer des siècles de bonheur et de repos. Ne comptez-vous pour rien de vous avoir, en quinze ans de tems, donné un siècle d'expérience?

Si pendant mon règne, de grandes calamités ont pesé sur vous, vous m'en accusez aussi trop légèrement. Si la religion a sur vos cœurs les mêmes droits qu'elle y avait il y

a cent ans, vous apercevrez la main de Dieu dans l'étonnante carrière que ses volontés m'ont fait parcourir. Mollis dans la religion de vos pères, vous trouverez plus facile de mettre les évènemens sur le compte d'un mortel, que d'adorer les décrets de la Providence.

Quoi qu'il en soit, si, contre mon espoir, j'ai des torts envers vous, Français, je les expie amplement, en vous donnant les matériaux de l'extrait que je vous conseille de faire. Quel livre ! Par pitié pour vous, par intérêt pour vos neveux, pénétrez-vous bien de son importance. Ah! sur-tout, ne ressemblez point au commun des lecteurs; lisez, pensez, réfléchissez et pesez les mots. Que désormais ce petit livre ne vous quitte plus; qu'il vous

tienne lieu de préceptes; qu'il devienne le bréviaire de votre vie politique : on compterait plutôt tous les grains de sable qui sont dans la mer, que les bienfaits et les avantages que l'univers peut retirer de cet opuscule; œuvre sublime que ma sincérité conçut pour le bonheur du monde. Toutes les classes et tous les pays y seront intéressés. De l'aurore au crépuscule de la vie, riches ou pauvres, serfs ou maîtres, peuvent y puiser des leçons et des préceptes.

Les Français sur-tout, moins enthousiastes et plus réfléchis, ne diviniseront plus les hommes avant de les connaître. Leur inconséquence ne placera plus dans les cieux, ce qui ne doit être qu'à terre. L'audace et l'ineptie, la fougue et

l'ambition, l'éloquence coupable et l'adulation corruptrice, ne feront plus de ces réputations criminelles que le grand jour de la vérité et le tocsin des évènemens (1) font aisément disparaître. La France sera désormais en garde contre ces éloges insipides et dégoûtans, bassement prodigés aux plus coupables monarques, comme aux rois les plus amis de l'humanité.

Peuples, qui profiterez de mon livre et des avis qu'il renferme, vous n'oublierez plus, quel que soit le tourbillon des évènemens, que le bonheur général est bien peu de

---

(1) *Le tocsin des évènemens* est une expression hardie; mais elle convient à mon idée.

chose s'il ne se compose du bonheur particulier.

Cet ouvrage n'aura ni l'éclat, ni le fracas que la frivolité française a toujours voulu attacher à mes moindres actions. La sincérité de mes aveux, la véracité des détails, et le résultat de ce que les Français ont vu de moi, peuvent, il est vrai, établir ma culpabilité aux yeux du vulgaire d'entre eux ; que m'importe ? Je ne redoute point l'opinion. Celle des peuples fut de tout tems l'esclave de la force et du génie. J'écris pour instruire, et non pour me justifier. Je suis parfaitement content de moi. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait avec plaisir. Si le trône des Français m'est échappé, c'est qu'il n'entrait point dans les desseins de l'Eternel de me le con-

server. Si le remords suit le coupable, l'innocence est mon partage. Je suis caduc de souvenirs et de jouissances. Je ne desire point la mort, je reculerai toujours devant elle; mais si je ne puis l'éviter, je ne laisserai point échapper contre la Divinité un murmure inutile.

Céder tranquillement à la force, soit à celle des hommes, soit à celle des dieux, se relever s'il est possible, retomber de nouveau si l'on ne peut faire autrement, tout ceci est d'un sage que le vulgaire imbécille traite le plus souvent comme un lâche.



AMOURS SECRETTES DE NAPOLÉON BUONAPARTE.

Ajaccio est la capitale de l'île de Corse, et ce fut dans cette ville que je reçus le jour. Depuis longtems mes compatriotes, sous les ordres du premier Paoli, défendaient leur indépendance contre les Génois, peuple avare, tyrannique, vindicatif et cruel. Après de nombreuses et sanglantes défaites, les Génois furent obligés d'appeler les Français à leur secours. Ces derniers, quoique souvent vaincus, finirent par nous soumettre; et la Corse fut pour toujours cédée à la France. Sous les auspices d'un monarque puissant, ma patrie

eut bientôt recouvré le repos dont elle avait besoin.

Nous étions huit enfans, cinq fils et trois filles. Charles Buonaparte, mon père, ancien député de la noblesse, et assesseur à la cour royale d'Ajaccio, n'avait point assez de fortune pour élever dignement une aussi nombreuse famille. Un de mes oncles, chanoine en Toscane, le même qui depuis fit l'éducation de mon frère Joseph; ce parent, dis-je, vint généreusement à notre secours; mais ce qui nous servit le plus, ce fut la puissante protection de M. le comte de Marbeuf, gouverneur de l'île de Corse pour le roi de France. Lætitia Ramolini, ma mère, avait eu assez de mérite pour nous faire un protecteur déclaré de ce seigneur naturellement bienfaisant.

J'étais de tous mes frères et sœurs celui qu'il affectionnait le plus ; la cause en était bien simple, c'est que j'étais de toute la famille celui qui promettait le plus.

Etait-il possible que, dans un âge plus avancé, je ressemblasse à mes frères et aux autres hommes, puisqu'à peine hors du berceau, je n'avais plus rien de commun avec tout ce qui m'entourait ?

J'avais atteint ma huitième année, et déja je m'apercevais qu'il est pénible de recevoir des lois, même de ceux qui ont le plus de droits à nous en donner.

Je communiquai cette réflexion à quelques enfans de même âge que moi : ce fut de l'hébreu pour ces petites brutes croissantes. Quel trait de lumière ! quel motif d'orgueil !

J'étais en délire de ma précocité. Nature! m'écriai-je en brisant mes jouets, si tu m'as donné l'intelligence et la fierté avant l'âge prescrit à tes autres créatures, ce n'est point pour être désormais leur égal. Si tu me destines à de grandes choses, j'accomplirai tes desseins : je serai le cèdre vivant de la création. Je commençai à mettre entre mes petits camarades et moi la distance que j'ai toujours mise dans la suite entre moi et les autres hommes ; je ne les regardai plus que comme de vils fétus roulés en tous sens par le vent de l'ignorance et de la stupidité. Courez, petits idiots, leur disais-je fréquemment, courez après cette balle que vous faites maladroitement bondir ; tandis qu'elle n'est à mes yeux que la forme du globe sur lequel je veux

m'illustrer. Les jeux frivoles me devinrent alors insipides. La sévérité de mon jeune âge éloignait de ma société les autres enfans; mais si dans leurs amusemens il s'élevait entr'eux quelques différends, j'étais, quoique peu aimé, presque toujours appelé pour juge; je prononçais, et rarement on appelait de mon jugement.

Cette observation faite au berceau, est devenue mon guide dans un âge plus avancé. La bizarrerie de l'homme ne veut point reconnaître un maître dans quiconque se familiarise avec lui. L'inconséquence du cœur humain et notre manière de voir, ont seules fait l'étiquette des rois, et la leur ont rendue absolument nécessaire. Un monarque, qui journellement descendrait du trône pour aller dîner chez ses sujets, ne serait

jamais aussi bien servi, et sur-tout autant respecté, qu'un tyran sévère qui ne se montrerait jamais à ses peuples. Français, peu d'hommes, vous le savez, peuvent prononcer mieux que moi sur cette matière. Si j'avais journellement tourbillonné parmi vous, jamais vous ne vous fussiez agenouillés devant moi.

A huit ans, j'étais donc à moitié convaincu qu'un visage imposant et sévère laissait toujours soupçonner à la multitude un être supérieur et pensant. Quelques actes d'autorité, d'entêtement et de désobéissance envers ma famille, m'ayant assez bien réussi, je conclus de là que la ténacité dans mes projets et l'expression hardie de mes volontés devaient à l'avenir faire le fonds de mon caractère. J'aurais cru me manquer à moi-

même, si j'avais négligé une seule fois l'occasion de prouver ma supériorité à mes camarades.

Je me promenais un jour sur les bords d'un étang avec d'autres écoliers de mon âge. Un pêcheur venait de déposer sur l'herbe le cadavre nu d'une femme qui s'était noyée la nuit d'avant, par désespoir. Il etait allé en prévenir le magistrat. Personne d'entre nous ne s'attendait à cette rencontre. J'étais alors derrière les écoliers. Il est impossible de se peindre leur frayeur à la vue de ce cadavre nu, livide et défiguré. Tous poussèrent des cris et prirent la fuite, excepté un d'entr'eux qui tomba privé de sentiment. Je m'approchai froidement du cadavre. J'étais vivement ému, mais je serais plutôt mort de frayeur que de négliger une aussi

belle occasion de faire preuve d'intrépidité et de raisonnement. Je fis plusieurs fois le tour de la personne noyée. Les écoliers qui s'étaient enfuis, s'étaient arrêtés à quelque distance de là. Me voyant tranquillement auprès de la morte, ils s'enhardirent et revinrent sur leurs pas, sans néanmoins approcher de moi. Ils étaient pâles et tremblans. « Lâches que vous êtes, leur dis-je, si vous avez peur de cette femme morte, secourez donc au moins votre camarade qui est à vos pieds. » Quelques-uns m'obéirent, et d'autres me regardaient avec admiration. Ce fut bien autre chose quand ils me virent palper le cadavre, lui soulever les mains et les laisser retomber sur l'herbe ; ce ne fut de leur part qu'un seul cri d'horreur et d'étonnement.

Ceux qui soulageaient leur camarade le laissèrent de nouveau pour me contempler. Le cadavre était moins décoloré que leurs figures. « Qu'avez-vous à craindre? Vous voyez tous les jours égorger un veau, un mouton ; leurs cadavres sanglans et déchirés ne vous effraient pas, et celui de cette malheureuse vous fait mourir de peur! Cette femme, eh bien! ce n'est plus rien. C'est un tas de boue, un monceau de pierres ; rien, absolument rien. » Les petits idiots me regardaient, la bouche béante, et tremblaient de nouveau. J'allai droit à leur camarade, je le secouai, je lui jetai de l'eau à la figure, il ne revenait point à lui. « Voyez, dis-je encore aux écoliers, ce que c'est que la peur ; il en mourra peut être. Mais je veux l'en

guérir pour toujours; aux grands maux les grands remèdes. Aidez-moi. » Je leur fis prendre alors leur camarade par les pieds, tandis que je le soutenais par les épaules. Ils ignoraient mon dessein; mais en me voyant prendre le chemin du cadavre, ils abandonnèrent leur camarade et se sauvèrent.

Sans m'inquiéter des résultats, je traînai le jeune écolier évanoui auprès du corps de la noyée, dont je mis la main gauche dans la main droite du petit garçon. J'allai chercher de l'eau dans mon chapeau pour rendre la connaissance au peureux, lorsque le magistrat, le pêcheur et plusieurs autres personnes arrivèrent. Leur surprise fut extrême de voir un jeune enfant évanoui, une de ses mains dans celle d'un cadavre. J'avais alors de l'eau

plein le dessus de mon chapeau; j'en arrosai tout à coup le visage du petit drôle : il ouvre les yeux, sent quelque chose de froid dans sa main, regarde, fait un cri, bondit sans le vouloir, se trouve un moment sur ses pieds et va tomber quatre pas plus loin. Les autres écoliers qui s'étaient rapprochés avaient instruit le magistrat et les spectateurs des détails de cette scène. Il n'y eut contre moi qu'un seul cri, celui de l'improbation. Une des personnes présentes à cette affaire voulut m'arrêter et me conduire à mes parens. « Ne m'approchez pas, lui dis-je, marmot en cheveux blancs, je vous assomme de ce caillou. » Je l'aurais fait, et tout le monde en était persuadé : on me laissa. Le jeune écolier fut rapporté dans sa pension. Une fièvre brûlante le dé-

vorait; sa nuit fut des plus mauvaises: on craignait pour ses jours.

Le lendemain, le chef de pension et le père du moribond vinrent trouver mes parens. Mon oncle me fit appeler. Le père du jeune enfant était au désespoir; il m'eût mis en pièces si l'on ne s'y était opposé. Mes parens ne cherchaient point à me justifier. Sans énergie et vulgaires comme les autres, ils se bornaient à donner des consolations et des espérances aux plaignans. Le chef de pension voulut m'adresser des reproches: c'était où je l'attendais. « Si quelqu'un, lui dis-je, doit se taire ici, monsieur, c'est vous. Votre écolier est dans la onzième année. Il y en a cinq qu'il est confié à vos soins. Quels progrès a-t-il faits? Qui prouve que plus âgé, il soutiendra la dignité de son sexe? rien,

monsieur, rien. C'est une femmelette naissante, un être faible et sans énergie. Si vous eussiez façonné sa jeune âme à mépriser des périls imaginaires, si vous lui eussiez inculqué que quiconque est mort n'est rien, sa famille serait-elle aujourd'hui dans les larmes ? »

L'auditoire était anéanti. Personne n'osait répondre. Je pris hardiment la main du père du malade : « Calmez-vous, monsieur, calmez-vous. Vous ne perdrez point votre fils : mes pressentimens ne m'ont jamais trompé. Permettez-moi de me rendre auprès de lui, de ne le point quitter. S'il succombe, je suivrai ses restes à leur dernière demeure, et je reviendrai me remettre en vos mains, vous vous vengerez ou m'adopterez. Ce que je dois être un jour vous consolera facilement

de la perte que vous aurez faite. »
Tant de hardiesse avait enchaîné mes adversaires. Ma mère voulut s'opposer à ce que j'allasse chez le moribond. Je l'exigeai et l'obtins. Le jeune enfant était, il est vrai, agonisant. Le soir on voulut me reconduire chez mon père. « J'ai juré, monsieur, dis-je au père, de ne point quitter votre fils que son sort ne soit décidé; laissez-moi tenir ma parole. » On fut obligé de me faire un lit dans la même chambre. Il n'est point de soins que je ne lui aie prodigués. J'avais promis qu'il n'en mourrait pas; mais je n'étais pas certain de mon oracle; et cependant il fut accompli : au bout de quinze jours, le jeune écolier fut totalement guéri. Pendant sa convalescence, je l'avais insensiblement amené à rire de son

accident. Il m'avoua même que désormais il serait à l'abri de pareille frayeur. Trois mois après, une de ses sœurs mourut, et j'éprouvai que le jeune enfant n'avait plus peur des morts : il a depuis servi dans mes armées avec honneur et distinction.

Il est impossible de se faire une idée du bruit que fit cet évènement dans tout Ajaccio. Je devins l'objet de toutes les conversations. Paraissais-je quelque part, tous les regards étaient fixés sur moi. Quelques enthousiastes et mauvaises têtes me regardaient comme un être sublime; d'autres comme un jeune enfant que rien n'effraie, et le plus grand nombre avec un sentiment d'horreur. Cependant, à travers ces diverses pensées sur mon compte, je remarquai avec un plaisir in-

fini que tout le monde mettait une énorme distance entre mes petits camarades et moi. Tout ce qui m'abordait se tenait froidement respectueux envers moi : c'était tout ce que je demandais.

Nul évènement n'a eu plus d'influence sur le reste de ma vie. Je n'avais que neuf ans, et déja mon opinion était formée sur la manière de se faire un nom dans le vulgaire. Cependant, au milieu de ce petit triomphe, je faillis me perdre : peu s'en fallut que je ne devinsse la proie de mon tempérament.

Si je n'avais prouvé dans le cours de ma vie que j'étais un être à part, que la nature s'était complue à me former, j'avancerais en principes que l'amour est de tous les âges ; que suspendu aux lisières de l'en-

fance ou courbé sur le bâton de la vieillesse, l'homme peut ressentir les chocs de la volupté. A neuf ans, la créature n'est qu'une faible plante qui pointe hors de terre. Chez le reste des hommes, ce n'est point à cet âge que le desir peut lui faire distinguer les sexes. Si le hasard ou l'imprudence des pères et mères procurent à deux enfans de huit à neuf ans et de sexes différens, l'occasion de remarquer leur différente conformation, une douce surprise est l'effet de leur découverte. Mais, s'il n'ont d'autres notions, ils ne percent point encore le secret de la nature; et quand ils le découvriraient, l'explosion ne serait jamais la même que celle qui se fit en moi la première fois que j'approchai d'une belle.

Madame Catulitia, cousine germaine de mon père, venait de perdre son époux. Ne voulant plus rester à la campagne, où elle avait une autre belle maison, elle vint s'établir chez nous, moyennant une forte pension. Madame Catulitia était une femme de trente-sept ans, d'une taille au-dessus de la moyenne. Sa figure n'avait rien de remarquable que de très-beaux yeux; sa peau, quoique brune, était douce et fine. Jamais elle n'avait eu d'enfans. A trente-sept ans, les femmes ne sont communément plus qu'un souvenir de beauté. Ma cousine faisait exception à cette règle. Un homme de son âge pouvait encore en faire son amante chérie. Vive sans étourderie, décente sans affectation, religieuse sans être hypocrite, et com-

pâtissante à l'excès ; voilà ce qu'elle fut au physique comme au moral : on peut croire à la vérité du portrait : flatter les autres n'est pas mon faible, et sur-tout quand il s'agit d'une femme.

Ma cousine avait un appartement séparé au bout d'un grand corridor, et totalement détaché du logis que nous habitions. Je couchais avec mon frère Lucien. Tout à coup il fut atteint de la petite vérole ; il fallut me faire coucher autre part, et nous étions fort gênés. Catulitia, outre son appartement, avait deux cabinets, dont l'un était fort spacieux. Ma mère le lui demanda pour m'y faire coucher ; sa parente n'osa le lui refuser. Depuis deux mois j'occupais ce local, séparé par une simple porte sans verrou, de la

chambre à coucher de ma cousine. On croira facilement que si elle dormait en paix, je ne pensais guère à elle : suffisamment riche pour vivre sans inquiétude, madame Catulitia ne se levait jamais que fort tard. Nous étions au mois d'août ; déja l'on se disposait à me retirer du cabinet.

Je sortais un matin, et traversant, comme à l'ordinaire, la chambre où couchait ma cousine. La nuit avait été orageuse et brûlante ; les rideaux étaient plus qu'à demi-ouverts ; le premier drap, la couverture étaient sur le parquet. Ma cousine, presque nue, dormait profondément dans une position à ne rien me dérober de ses charmes les plus secrets. Il n'est pas donné à l'homme de peindre l'explosion des sentimens que j'éprouvai à cette

vue. Je restai fixe à la même place où je me trouvais. Je n'osais plus bouger ; je ne regardais pas, je dévorais la dormeuse. J'aurais tué qui l'aurait soustraite à mes regards. Sans projet, sans réflexion, je m'approchai du lit sans le vouloir ; j'appuyai légèrement sur la cuisse de ma cousine un baiser qui fut un coup de foudre. Un torrent de feu me parcourait de la tête aux pieds. On ne vivrait pas un quart d'heure dans un état aussi violent. Je me hâtai de sortir : j'avais besoin d'air ; je me sauvai dans le jardin.

L'agitation dans laquelle je me trouvai, et l'abondance de mes réflexions, m'avaient ravi la faculté de réfléchir. Rendu à un état plus calme, je me demandai les causes de mon émotion. J'avais vu une belle femme nue, mes

lèvres avaient légèrement effleuré une de ses cuisses, et des frémissemens d'un genre de plaisir inconnu pour moi, s'étaient fait sentir dans toutes les parties de mon individu. Que serait-ce, grand Dieu! si j'avais la liberté d'embrasser ce beau corps, de le parcourir en tous sens! Il faut à tout prix me procurer ce plaisir. Sur-le-champ je formai le projet de partager le lit de madame Catulitia. Mais comment y parvenir! sous quel prétexte le lui demander? Voilà ce qui m'embarrassait. Son âge, son maintien, sa décence, tout en elle m'en imposait et m'offrait des obstacles. Quoiqu'entier dans mes desseins, je n'osais même pas lui en parler. Cette dame m'avait distingué d'entre mes frères. Souvent elle m'accablait d'innocentes caresses. Ses baisers

n'avaient, avant ma découverte, fait aucune impression sur mes sens ; ce fut bien autre chose, lorsque chaque matin, en recevant un bonjour, ses lèvres rencontraient les miennes ! J'étais prêt à défaillir ; je m'appuyais sur elle. Cependant je n'ignorais pas que, si elle eût pénétré la cause de mon trouble, elle m'eût privé du plaisir que j'éprouvais dans ses embrassemens : aussi prenais-je bien le soin d'écarter le plus léger soupçon.

Le projet de partager sa couche ne me quittai pas un moment, j'y pensais tout le jour, et la nuit je m'en occupais encore. Je me reprochais de ne pouvoir pas lui demander cette faveur. Enfin les élémens vinrent à mon secours. Nous étions au commencement de septembre ; depuis plusieurs jours l'air était brûlant.

Une nuit que j'étais profondément endormi, je fus tout-à-coup réveillé par le bruit du tonnerre; le feu des éclairs, les éclats de la foudre et les autans déchaînés semblaient menacer l'univers d'un bouleversement général. Cet imposant tableau des convulsions du globe a toujours eu trop d'analogie avec l'impétuosité de mon caractère, pour m'inspirer la plus légère frayeur.

Ma première pensée fut que cet orage pouvait servir mes projets sur ma cousine. Je me jette aussitôt à bas du lit, et sans ouvrir ma porte, je donnai cours à de bruyans sanglots. Madame Catulitia qui ne dormait pas, me demanda ce que j'avais à pleurer. « J'ai peur de l'orage, lui dis-je, et je n'ose pas aller près de vous. — Viens

vîte, mon petit ami, me dit-elle; viens vîte, et ne va pas attraper du mal. » Dans l'instant je fus à côté d'elle. Je touchais à peine son beau corps, qu'il me prit un tremblement universel; mais c'était de plaisir et de volupté. Ma cousine, sans défiance, me prit dans ses bras pour me rassurer. L'imprudente jetait de l'huile sur du feu! Elle m'embrassait; mes bras, sous prétexte de frayeur, la pressaient fortement. Je sentais son sein doucement se comprimer contre mon corps; j'étais de feu. Mon tremblement devint alors convulsif: elle voulut se lever pour aller chercher du secours. « Ce n'est rien, chère cousine, lui dis-je, laissez-moi reposer un moment. »

L'orage avait cessé, mais celui de mon cœur fut plus difficile à calmer.

Cependant, quelque peu fatigué, je repris tranquillement place à côté de ma compagne, qui bientôt se rendormit. Mes mains brûlaient de parcourir son corps, et ma bouche de se coller sur son sein; mais je n'osais, crainte de la réveiller et de lui inspirer des soupçons. Néanmoins, je soulevai petit à petit le seul voile qui existait entre son corps et le mien. Ma main fut doucement se placer sur sa cuisse. Là je me tins tranquille, et ce plaisir me suffit pour le moment. Le sommeil vint me surprendre dans cette position. Depuis plus d'une heure il était jour quand je me réveillai: ma cousine dormait encore. J'écartai un peu les draps pour apercevoir quelques-uns de ses charmes. Sa cuisse seule pouvait être en proie à mes regards. Une légère cicatrice

était à-peu-près au-dessous de l'aîne. Je fis cette remarque sans le vouloir : j'ignorais alors de quelle utilité elle me serait plus tard. J'allais jouir du plaisir d'en voir davantage, si madame Catulitia ne se fût réveillée. Je feignis alors un profond sommeil. Elle en fut la dupe, et n'eut aucun soupçon. « Ce cher enfant, dit-elle, est fatigué ; » elle m'embrassa. J'enlaçai spontanément mes deux bras autour de son cou, en imitant une personne qui se réveille ; ces paroles m'échappèrent : « Chère cousine, que je vous aime ! » Elle crut ces mots l'expression de mon innocente amitié : en effet, quelle femme assez fourbe pourrait dire qu'en pareil cas, elle se serait bien aperçue de mon dessein ? Une femme de trente-sept ans peut-elle

jamais prévoir qu'un enfant de neuf ans jetera sur elle le regard du desir. Un enfant, à cet âge, n'est-il pas toujours aux yeux du sexe, un être sans conséquence ? A neuf ans, le cœur de l'homme est-il assez formé, assez spacieux, pour contenir une pensée voluptueuse ? non : un pareil phénomène n'était pas dans la nature ; moi seul devais le montrer au monde (1). Madame Catulitia fut donc cette première nuit d'une sécurité que toute autre à sa place eût partagée comme elle.

Le lendemain, elle prévint ma mère que l'orage m'avait effrayé, et que j'avais partagé son lit. On lui sut

(1) J'en demande pardon à Bonaparte, mais en 1752, à Buzançois, un jeune enfant de huit ans est devenu fou d'amour pour sa sœur, âgée de dix-sept ans.

un gré infini de cette complaisance. De mon côté, je me promettais trop de plaisir des caresses de ma cousine, pour abandonner le projet de la posséder à ma discrétion. Je calculai les dangers et les difficultés de l'entreprise : les uns et les autres me parurent immenses, mais ne me découragèrent pas. J'étais intrépide, audacieux et tenace ; je crus que c'était tout ce qu'il fallait pour réussir. Je jurai de n'avoir désormais plus d'autre lit que celui de ma parente.

Le soir même, je me supposai malade, et le besoin de me coucher. Ma mère fut inquiète et pria sa cousine de vouloir bien encore me permettre de partager son lit. Cette dernière m'aimait trop pour se refuser à cette demande. Elle-même vint me coucher. Avec quelle impatience

j'attendis son retour! Trois heures qu'elle passa loin de moi me parurent trois siècles ; enfin, elle s'approche de mon lit ; mon sommeil était feint. Alors, elle se déshabille librement. Les rideaux n'étaient point assez fermés pour que mes regards ne passassent point au travers. On sait avec quel abandon se déshabille une femme qui ne se croit point surveillée. Ma parente me laissa voir presque tous ses charmes. Bientôt elle fut à mes côtés. Le doux satin de sa peau me fit frissonner jusqu'à la pointe des cheveux. Je ne dormais plus. « Bonsoir, ma chère cousine, lui dis-je, en me jetant dans ses bras et lui donnant un baiser. — Repose, mon petit ami, me répondit-elle ; tu es malade, dors. » Autant eût valu me dire : livre-moi le Grand-Turc ;

j'étais autant en état de faire l'un que l'autre. Néanmoins, je lui fis croire qu'elle était obéie. Quant à elle, un profond sommeil vint à s'emparer de ses sens. C'est alors que doucement mes mains voyagèrent sur toutes les parties de son corps. Mes lèvres touchaient légèrement son sein, dont les bonds retentissaient jusqu'au fond de mon cœur.

Quoique précoce en bien des choses, j'étais dans la plus parfaite ignorance sur la structure du beau sexe. Quelle douce surprise j'éprouvai à certaine rencontre!... Ma main ne pouvait s'en écarter. J'étais palpitant de desirs; tout à coup ma cousine se réveille, repousse brusquement ma main et saute à bas du lit. A l'aide de sa veilleuse elle eut bientôt de la lumière. Son premier soin fut

de regarder si je dormais. J'aurais peut-être pu la tromper encore une fois en feignant de dormir; mais non, c'eût été à recommencer et je voulais en finir. Je la regardai en souriant. « Quoi! monsieur, me dit-elle, vous ne dormez pas? — Chère cousine, peut-on dormir près de vous? J'étais... » elle ne me donna pas le tems de continuer. Levez-vous sur-le-champ, me répliqua-t-elle; retournez dans votre chambre. Demain, je saurai quel parti prendre. Un enfant! quelle horreur! »

J'étais anéanti, j'étais perdu; plus de ces plaisirs dont l'idée seule faisait pétiller mon sang. Je voyais une femme irritée, dont la sévérité ne me promettait aucune indulgence; ma famille allait être instruite; les corrections et les injures allaient

pleuvoir sur moi. Qui me ravissait tant de bonheur et m'attirait tant d'outrages? une femme! Cette idée seule me rendit toute mon intrépidité. Je me lançai hors du lit. En un clin d'œil je fus vêtu. Alors, m'avançant froidement vers ma cousine, qui n'avait eu que le tems de passer un jupon : « Madame, lui dis-je, vous vous méprenez sur mon compte. Je ne suis point un enfant; non, je ne suis point un enfant : je n'ai que neuf ans; qu'importe si la nature, à cet âge, m'a donné les desirs d'un homme fait? Vous êtes la première qui avez fait battre mon cœur. La première, vous m'avez donné le secret de la beauté; sur votre bouche j'ai connu, pour la première fois, toute la suavité des baisers de l'amour. C'en est assez : toutes les convenances

sont trouvées, les distances n'existent plus; vous êtes mon amante, vous recevrez mes caresses, je le veux. Résistez-moi, j'y consens. Je n'ai plus de mesures à garder. » Sur-le-champ je m'emparai de la clef de la porte et la jetai sur le haut d'une armoire.

Madame Catulitia, immobile de surprise, muette d'étonnement, doutait si ce n'était point un rêve. La scène du cadavre vint se retracer à son imagination; elle n'ignorait point avec quelle intrépidité je m'étais conduit dans cette affaire. Cependant, rassurée par son âge et ses forces, elle voulut me saisir et me traîner dans mon cabinet. « N'approchez pas, m'écriai-je, je suis capable de tout. » Mes menaces furent méprisées, elle parvint à me saisir.

C'est alors que, m'attachant fortement à elle, je parvins à rompre le cordon du seul jupon qui la couvrait. Embarrassée dans ce vêtement, elle fit une chute et m'entraîna. Tous ses charmes, alors, furent à ma disposition. Ses mains ne pouvaient réprimer les miennes. Cependant, elle parvint à se retirer. Elle était pâle et tremblante : elle n'eut que le tems de se jeter dans une bergère, et bientôt elle fut privée de connaissance. J'ignorais qu'elle s'était blessée dans sa chute; quelques gouttes de sang me l'apprirent. J'avouerai, dût-on m'en faire un crime, que ma première pensée ne fut point de rappeler ses esprits. Ah! vous qui m'accusez, peut-être n'en est-il pas un d'entre vous qui n'en eût fait autant que moi dans ce moment. J'étais dévoré de

desirs; l'objet qui les faisait naître était là, nu, sans défense, à ma discrétion; et j'aurais privé mes mains, ma bouche et mes regards d'une satisfaction que j'aurais payée d'une portion de mon sang! non, tant de modération n'est possible qu'à quiconque ne sent rien ou sent faiblement, et, certes, je n'étais dans aucun de ces deux cas. Mon premier soin fut de chercher la blessure de ma cousine; c'était une légère déchirure qu'elle s'était faite au-dessus du genou : cependant le sang coulait. Mes lèvres se portèrent rapidement sur la plaie. Je suçai, je humai le sang de mon amante; ce sang fut se réunir à la masse du mien. C'étaient des charbons que je portais dans un brâsier. La pression de mes lèvres, la multiplicité de mes caresses, la

rappelèrent à la vie. Elle s'aperçut que je suçais sa plaie ; elle me repoussa doucement : cette marque de ma tendresse avait tempéré son courroux. Je m'arrachai de ses bras pour la laisser respirer. Revenue à elle, sa nudité la fit rougir. Elle allait se lever; je me jetai à ses genoux : « Ma bonne cousine, ma chère amie, ne me repoussez pas; je ne m'appartiens plus, je suis tout entier aux desirs que vous m'avez inspirés. Je ne suis qu'un enfant, vous l'avez dit tout-à-l'heure; traitez-moi comme tel ; laissez-moi passer cette nuit à vos côtés, je respecterai votre repos: un seul baiser de votre bouche est la seule chose que je vous demande. » Elle était nue, j'embrassais fortement ses genoux, des larmes brûlantes roulaient sur mon visage, et

ma bouche, sèche de volupté, était encore empreinte du sang qu'elle avait épuisé. Madame Catulitia, vivement émue et furieusement embarrassée, ne savait quel parti prendre. Nous étions trop isolés pour espérer de se faire entendre de mes parens; sa nudité la fixait sur la chaise où elle était, et je l'avais prévenue que je m'opposerais à ce qu'elle prît le plus léger vêtement. Que pouvait-elle faire? Elle était épuisée de sa résistance et de sa chute; elle n'avait d'autre parti à prendre que celui de se réfugier dans son lit; et c'est ce qu'elle fit. J'éteignis sur-le-champ la lumière et m'allai placer à ses côtés. C'est alors qu'elle voulut me parler le langage de la raison. « Cher enfant! me dit-elle, tu veux donc te perdre!

A peine au berceau de la vie, tes forces ne sont point proportionnées à tes desirs. » Elle allait continuer : un baiser lui ferma la bouche. « Chère cousine, vous vous abusez, lui dis-je, si quelque chose peut m'épuiser en ce moment, c'est votre résistance. Que vous demandé-je? peu de chose pour vous, et le premier des biens pour moi, l'innocente permission de vous couvrir de baisers, de reposer ma bouche sur votre sein (1). Que ne donnerais-je pas pour ne point vous affliger! Mais non, je ne vous affligerai point,

(1) Le lecteur n'oubliera pas que ces détails furent écrits dans un âge mûr, et de souvenir. Si l'arrangement des paroles est au-dessus de mon âge, ce n'en est pas moins le sens de ce que je dis alors à ma cousine.

je vous aimerai. » Je la pressai alors fortement; ma bouche et mes mains voltigèrent sur toutes les parties de son corps : sa main seulement en exceptait une; j'ignorais alors pourquoi; et j'étais trop satisfait de ce que je possédais pour en demander davantage. Au milieu des caresses que je lui prodiguais, j'appuyai mes lèvres sur les siennes : il est probable alors que le feu de mes desirs avait excité les siens, que l'émotion de ses sens fut plus forte que sa vertu; je me sentis pressé sur son cœur, et sa bouche me rendit tout à coup les baisers multipliés dont je la couvrais. Je n'étais pas de force à résister à tant de plaisirs; le sommeil de la volupté vint me fermer la paupière, et je m'endormis dans les bras de mon aimable cousine. Jugez de ma sur-

prise et de mon dépit de ne pas la trouver à mes côtés en m'éveillant : il était grand jour ; elle finissait de s'habiller ; elle pleurait amèrement. « Qu'avez-vous, lui dis-je ? — Laissez-moi, cruel enfant, me répondit-elle ; je suis la plus imprudente et la plus coupable des femmes.. » J'allais me jeter à bas du lit ; elle s'en aperççut, et sortit. Je ne tardai point à la suivre, Elle fut absente toute la matinée ; elle rentra avant midi , et prévint ma mère qu'elle allait partir pour la campagne , où elle avait envie de passer quelques jours. Un aussi prompt départ ne me surprit guère. Je vis tout de suite que c'était moi qu'elle voulait éviter ; il aurait fallu m'enchaîner avant de me faire souscrire à son départ. « Vous m'accorderez, lui dis-je tout bas , un mo-

ment d'entretien dans votre chambre : un refus m'obligerait de m'expliquer devant mes sœurs. » Cette menace fit son effet; je la suivis chez elle. Quel génie m'inspira dans ce moment? je l'ignore; mais à vingt ans, on déploie moins d'audace et d'énergie. « Ce que j'ai à vous dire, madame, ne sera pas long, daignez ne point m'interrompre. La nuit dernière, j'ai trouvé dans vos bras un océan de bonheur; vous êtes devenue mon existence et l'air que je respire. Du berceau à la tombe, la tâche d'un mortel est de travailler à son bien-être : le besoin d'exister m'échappe si vous m'êtes ravie; votre perte est au-dessus de mes forces. Dois-je consentir à votre départ? non; ma conservation m'est aussi précieuse que vos ridicules, vos pré-

jugés et vos caprices. J'ai pesé les résultats de mes démarches ; je les ai trouvés moins dangereux que la privation de votre personne. Voilà mes raisons ; je ne veux point entendre les vôtres. Choisissez donc. Ou je vous idolâtre, ou je vous déshonore. Oui, madame, si vous cédez à mes desirs, vous devenez l'idole de mon cœur l'objet de mes plus douces affections ; si, au contraire, vous persistez à vous ravir à mes caresses, je porte à votre honneur un coup mortel, je vous perds pour toujours dans l'opinion publique. Je feindrai des douleurs et des faiblesses continuelles ; j'affecterai d'être las et souffrant ; je dirai à toute ma famille : madame Catulitia m'a contraint de partager son lit ; depuis deux mois elle abuse de

ma jeunesse et de mon ignorance; le besoin de satisfaire ses passions, sans courir aucun danger pour sa réputation, l'a décidée à se borner aux plaisirs imparfaits qu'elle pouvait se procurer avec moi; elle a torturé mon enfance, et les efforts qu'elle m'a fait faire m'ont réduit à l'état de souffrance où vous me voyez. Ce n'est point seulement à ma famille que je dévoilerai ces horreurs; j'en instruirai le public, l'univers, s'il le faut; je décrirai vos formes, la pose de votre gorge; et pour ne laisser aucun doute sur la vérité du fait, je citerai la cicatrice que vous avez au-dessous de l'aîne (1). » Ma cousine ne

---

(1) Madame Catulitia, étant au couvent, fit une chute. Les ciseaux qu'elle avait alors à ses côtés lui entrèrent dans la cuisse, et lui

n'entendait plus ; elle avait perdu connaissance. « Malheureux ! s'écria-t-elle en rouvrant les yeux, qu'ai-je fait? que de maux je me suis préparés! Barbare enfant ! tu n'as que neuf ans, et déja tes passions comptent une victime ! et quelle victime, une femme de trente-sept ans ! L'ordre de la nature est changé ; tout ce qui s'attache à toi me paraît surnaturel. » Ses larmes coulèrent alors en abondance. Je ne m'opposai point à ce premier torrent : ses pleurs l'avaient embellie ; je jouissais du désordre de ses sens. J'enlaçai mes bras autour de son cou ; de ma bouche je fermai la sienne, et ses sanglots vinrent mourir dans

---

firent la cicatrice dont il est question. Cet accident n'était pas connu de la famille.

mon cœur. Effrayée et timide, incertaine et confuse, plus contrainte que séduite, madame Catulitia n'eut plus la force de s'opposer à mes caresses. J'obtins d'elle qu'elle n'irait point à la campagne, et que je n'aurais plus d'autre lit que le sien.

Cette victoire vint encore à l'appui de mes principes d'opiniâtreté et de résistance. Ma cousine, au milieu de ses plaintes, avait laissé échapper que tout en moi était surnaturel. Elle a raison, me dis-je; ce que je suis, ce qui m'arrive, n'est pas dans l'ordre de la nature. Un enfant de mon âge, en pareille circonstance, eût reçu de madame Catulitia des réprimandes et des corrections; sa famille, instruite de ses désordres, l'eût encore

plus sévèrement traité ; mais il n'en était pas ainsi de Buonaparte : son ennemie était à ses genoux. Une femme à sa trente-septième année, belle encore, plus imprudente que coupable, baignait mes mains de larmes, implorait ma pitié, et se livrait toute entière à mes desirs. On peut s'énorgueillir à moins : aussi, tout en servant mes passions, le succès que je venais d'obtenir flattait furieusement mon amour propre. J'avais engagé madame Catulitia à déclarer à ma mère que je continuerais d'habiter le cabinet que j'occupais, puisqu'il me faisait plaisir. Depuis quinze jours, je passais des nuits délicieuses. La bouche et le sein de mon amante en faisaient les frais : j'ignorais que près d'une femme il était d'autres plaisirs. Une nuit enfin, au milieu de quel-

ques baisers donnés à ma cousine, le hasard, l'amour et la nature vinrent dissiper mon heureuse ignorance. J'étais tout entier sur son sein : quelque chose en moi et qui n'était point en elle, vint à toucher cette partie de son corps, dont jusqu'à ce moment elle m'avait toujours écarté, mais qui pour lors était à ma discrétiun. L'instinct du plaisir vint à mon aide et m'indiqua la route. Ma compagne, voluptueusement endormie dans ces douces émotions, voulut me repousser; mais il n'était plus tems : j'avais touché le seuil du temple de la volupté, je voulais en pénétrer le sanctuaire. Je nageai bientôt dans un océan de délices, et le sacrifice eût été complet, si le sacrificateur, trop jeune encore, eût imité la victime en coopérant aux libations. Ma

cousine, rendue à un état de calme, se mit à soupirer de ma funeste découverte. Presque certaine de me voir insensible à ses larmes, elle voulait me les dérober; mais je les sentais couler. Elle eut même assez d'adresse pour réprimer la multipliciter de mes caresses le reste de la nuit. Coupable sans culpabilité, cette femme était réellement née pour les devoirs de son sexe. Le lieu, les circonstances, ses sens, et plus que tout cela, mes persécutions et mon audace, furent la cause de ses erreurs. C'est à regret que je lui ai rendu cette justice; j'aurais voulu que le plaisir seul l'eût entraînée.

Cependant, madame Catulitia; trop faible pour me résister, ne retrouvait pas plus de courage contre ses remords. Si je lui avais prouvé

que, sous les rapports de la volupté, je ne ressemblais nullement aux autres hommes, elle s'était aperçue que plus tard je ne voudrais pas leur ressembler sous bien d'autres rapports. Elle avait percé l'énigme de mon caractère et le secret de mon ambition naissante. Voulant à tout prix retrouver la paix du cœur, se soustraire à mes caresses et sauver mon enfance d'une perte infaillible, elle forma le projet de m'attaquer du côté de mon orgueil et de mon amour-propre, et sur-tout de mettre en jeu le noble espoir que j'avais de mon avenir. Madame Catulitia avait de l'esprit et s'exprimait fort bien. « Mon jeune cousin, me dit-elle, c'est le cœur gros de larmes et navré de douleur que je cède aux transports que tu me fais partager quelquefois ;

oui, quelquefois je les partage ces plaisirs illicites ! Séduite par mes sens, je ne suis point assez heureuse pour n'avoir qu'une imprudence à me reprocher; mais si le sentiment de mes fautes me suit sans relâche, ce n'est point encore ce qui m'afflige le plus sensiblement; c'est toi, mon ami; c'est ta perte assurée, ce sont les malheurs qui te menacent, que je déplore amèrement. » Là, je regardai fixement ma cousine : il s'agissait de mon intérêt personnel et des conséquences de mon avenir; je devins tout oreilles. « Cruel et malheureux enfant, continua-t-elle, déja sur ton front je ne vois plus ces gages certains d'un noble orgueil et d'un brillant avenir ! La langueur d'un plaisir anticipé a déja remplacé le feu de tes regards. Brûlé dans les

bras du sexe, calciné de jouissances lorsque tu atteindras l'âge d'entrer dans la lice de l'honneur et des évènemens, tu ne retrouveras pas même assez de force pour en atteindre la barrière. Toi dont l'enfance énergique étonne ta famille, toi sur lequel reposent de brillantes espérances, tu rentreras dans la classe des enfans vulgaires dont tu censurais naguère l'idiotisme et la faiblesse. Et moi, je ne pourrai plus dire : si à trente-sept ans j'ai manqué de courage auprès d'un enfant, si j'ai reçu ses baisers, si je les lui ai rendus, cet enfant était un enfant célèbre, un être choisi entre les êtres, le favori de la nature. Ah! mon ami, mon jeune ami! ta perte est un meurtre; et j'aurais à me le reprocher? Non. Buonaparte, ne nous approchons

plus : enfant, sois tout à coup plus que le commun des hommes ; résiste de front aux chocs de tes passions ; fuis, il en est tems encore, les dangereux sentiers de l'amour pour la route de la célébrité. »

Qui m'aurait dit, aux premiers mots de mon amante, que cédant à la sagesse de ses conseils, à la solidité de ses raisonnemens, j'allais tout à coup et volontairement renoncer aux charmes de sa possession, je me serais écrié : « Non, c'est impossible ; madame Catulitia est le premier des biens pour moi, et je la défie de me prouver le contraire. » Jeune sot : j'ignorais que de toutes les passions dont je fus pétri, l'ambition d'être célèbre serait toujours celle qui l'emporterait sur les autres ; j'en donnai la preuve sur-le-champ. Mes idées, trop abondantes

alors, laconisèrent (1) ma réponse. Ma cousine reçu un baiser. « Ce baiser, lui dis-je, n'est plus celui de l'amour, c'est la reconnaissance qui vient de le mettre sur vos lèvres. Vous avez raison; le soufle de la volupté serait à mon âge un vent brûlant qui me dessécherait. Madame, vous ne serez plus mon amante chérie; vous serez simplement ma cousine. Je me retire; votre présence peut nuire à la victoire que je viens de remporter sur mes sens. »

Sitôt que je fus seul, j'osai descen-

---

(1) *Laconiser* n'est pas français; mais devrait le devenir. Ce verbe nous éviterait une longue périphrase. Notre langue a besoin de mots : celui que je propose n'a rien de rude, et rendrait parfaitement l'idée. C'est aux maîtres à prononcer.

(*Note du traducteur.*)

dre dans le fond de mon cœur. Quel que fut le plaisir dont je me privais tout à coup, le pressentiment de mes destinées l'emporta sur ma passion. Je commençai même à calculer combien il était dangereux de se livrer sans réserve aux plaisirs des sens. Je ne me dissimulai plus la grandeur du péril auquel j'échappais. « Esclave de la volupté, me dis-je, désormais j'aurais été aux genoux de la première venue; l'être le plus faible et le plus léger, une femme enfin, se serait opposée aux grands desseins que la nature a basés sur moi; un des regards de la créature eût fait avorter les desseins du créateur! » Humilié de ma première faiblesse, je me traçai, relativement au sexe, un plan de conduite que l'âge et les évènemens ont perfectionné. Je ne nierai point cependant

qu'il m'en a coûté beaucoup pour repousser le torrent de mes desirs. Dans ma plus tendre jeunesse, j'eus de terrible combats à soutenir contre mes sens. L'approche d'une femme faisait vivement battre mon cœur. Le pied d'une belle, son bras, son sein entrevu par hasard, suffisaient pour incendier mon être. Mon imagination perçait le voile qui couvrait ses formes; je lui supposais des beautés qui peut-être n'existaient pas. Etait-ce une jeune fille, si je la croyais vierge encore, soudain je la conduisais en idée dans les bras de son premier amant; je m'identifiais avec la perte de ses prémices; je la voyais, victime douce et tremblante, se prêter mollement aux caresses de son jeune ami, et mourir d'amour entre ses bras. Deux jeunes époux venaient-

ils de serrer les nœuds de l'hymen, mes desirs les suivaient de la salle du banquet jusque sous le drap nuptial; là, je m'initiais en idée à leurs transports, je partageais leur délire, et je ne laissais sommeiller les jeunes époux qu'à l'instant où la fatigue du desir venait me fermer la paupière.

Le commun des lecteurs me dira que j'aurais bien fait de supprimer ces légers détails. Le commun des lecteurs s'abuse : le seul moyen de rehausser la victoire, c'est de bien faire sentir les obstacles que l'on a surmontés pour l'obtenir. Rien n'est à omettre dans la vie d'un mortel aussi famé que moi. On ne doit point oublier que chez moi les plus petites causes ont produit les plus grands résultats.

Quel homme, au surplus, doué

d'un tempérament comme le mien et d'une imagination aussi active, aurait obtenu un pareil avantage sur ses sens? il n'en est pas : aussi, je puis dire que, si dans le cours de ma brillante carrière, j'ai compté bien des triomphes, il n'en est pas aussi dont je me glorifie plus que d'avoir, à l'aurore de mes jours, imposé silence à mon penchant pour le sexe.

Cette victoire sur moi-même est d'autant plus honorable et glorieuse, que je la dois au caractère que je me suis formé dès mon enfance. Oui, si dès mes jeunes ans, ma sévérité, ma manière d'être et mon noble orgueil n'eussent mis une distance respectueuse entre mes camarades et moi, bientôt plus libres et plus communicatifs, ils m'eussent donné connaissance de ce libertinage soli-

taire dont les dangers n'ont jamais été bien décrits. De quel péril m'a sauvé mon ignorance à ce sujet! Si j'eusse connu le fatal secret de tromper la nature et de suppléer au manque absolu d'une amante, quelle que fût la fermeté de mon caractère, c'en était fait, j'étais caduc au printems de la vie. « Jeunes gens, qui prétendez être quelque jour l'espoir de votre famille, l'honneur de votre sexe et de votre pays, n'oubliez jamais l'importante leçon que je vous donne. J'ai porté pendant vingt ans le sceptre du monde. Une robuste santé fut toujours mon partage : eh bien! si le crime d'Onan m'eût été connu, faible et débile, sans caractère et sans énergie, obscur et méprisé, je n'aurais pas donné des lois à l'univert; à trente ans, mon bras privé

de suc et sans vigueur, n'aurait plus eu la force de soulever l'épée qui fit trembler les peuples et les rois. »

Madame Catulitia néanmoins craignait qu'un changement aussi prompt ne fût pas de durée. Pour se soustraire tout-à-fait à mes persécutions, elle résolut de m'éloigner de ma terre natale. « Votre fils, dit-elle un jour à ma mère, donne les plus grandes espérances. L'éducation qu'il reçoit ici est trop limitée pour lui ; il faut l'envoyer en France. Vous êtes intime amie du gouverneur de l'île, priez-le de s'intéresser au sort du jeune Buonaparte. Chez les Français, la munificence du monarque entretient à ses frais de magnifiques écoles, où les jeunes gens biens nés reçoivent une éducation distinguée, sur-tout ceux qui se destinent à la carrière

des armes. M. de Marbeuf ne vous refusera pas de faire admettre votre fils dans l'une de ces écoles ; et sans bourse déliée, vous procurerez à mon jeune cousin les moyens de se pousser dans le monde. »

Ce conseil était trop sage et s'accordait trop bien avec notre peu de fortune pour n'être point suivi. Ma mère était fort jolie, et M. de Marbeuf trop galant homme pour lui refuser de s'intéresser à mon sort. On me prévint donc que j'allais quitter le toit paternel. J'éprouvai, à cette nouvelle, une bien douce satisfaction. L'île où j'avais reçu le jour, commençait à n'être à mes yeux qu'un point de terre indigne de me porter. Ivre d'espoir, je quittai ma famille sans éprouver aucun regret. Cette stoïque ingratitude fut une nouvelle preuve pour

moi que la nature ne m'avait point pétri comme les autres. En pareille occasion, tout autre enfant eût versé des larmes, et se serait péniblement arraché des bras de ses parens. Pour moi, ce fut autre chose; un baiser sec et de froids adieux firent tous les frais de cette première séparation.

Aussitôt débarqué en France, je fus conduit chez le frère de mon protecteur, alors évêque d'Autun. J'étais fortement recommandé : aussi eût-on pour moi beaucoup d'attention. Mon premier soin fut de m'attirer son estime, et de lui en imposer par l'austérité de mes mœurs et la sévérité de mon maintien; c'est à quoi je réussis parfaitement. Quelque tems après, je fus envoyé à Brienne. Dans cette ville est une école célèbre où

le roi de France entretient à ses frais une foule de jeunes gens destinés à mitrailler des hommes, incendier des vaisseaux, et renverser des murailles. Cette étude, dont les résultats soutiennent la puissance et sont la première raison de ceux qui commandent aux autres hommes, convenait assez à mon caractère. Je pressentais déja qu'un jour je serais contraint d'appuyer mes volontés et mes desseins avec des projectiles et du salpêtre.

Né au milieu des rochers stériles, sur un sol âpre et dur, je me voyais avec plaisir sous le beau ciel de la France. L'inconstance et la légèreté naturelle de ses habitans entraient aussi parfaitement dans les vues de mon ambition naissante. D'après mes principes et mes espérances, je négligeai, ou plu-

tôt je méprisai toutes les études frivoles et de pur agrément. Les sciences abstraites et sérieuses furent les seules auxquelles je m'appliquai constamment. Des lectures instructives et sévères ajoutaient journellement à la masse de mon énergie et de ma noble ambition. Je ne consultai point le vulgaire dans le choix des personnages dignes de mon estime et de mon admiration. J'aurais été humilié que mon opinion fût la sienne en pareil cas ; c'eût été me prouver que je lui ressemblais. Avec quel plaisir je classai dans mon imagination ces hommes extraordinaires, chefs d'œuvre de la création, qui, s'élevant tout à coup au-dessus de leurs semblables, leurs prouvèrent qu'ils étaient pétris d'un plus noble argilè. Le mot tyran ne fut bientôt plus pour moi

qu'une expression vague, inventée par des lâches, pour désigner un être supérieur qu'ils ne pouvaient égaler. César et Thamas, Sylla, le prince d'Orange et Cromwell devinrent les heros de mon cœur, les seuls que j'aurais voulu imiter. Cependant, au milieu des tourmentes de l'ambition, de voluptueux desirs vinrent encore se saisir de moi. Mais alors j'avais seize ans, et je m'étais fait des principes en amour.

Depuis quelques jours, j'avais distingué d'entre ses compagnes une jeune personne, fille unique d'un simple habitant de Brienne. L'intéressante Mello avait alors quinze ans. Sa taille, quoique médiocre, était bien prise. Ses traits délicats et célestes, et la blancheur de sa peau en faisaient une véritable beauté. Il n'était pas possible

de l'approcher. Fille de très-honnêtes gens, elle avait hérité de leurs vertus ; d'ailleurs, le titre seul d'élève à l'école de Brienne, et le genre d'état auquel je me destinais, semblaient mettre entr'elle et moi une barrière éternelle.

Comme de tout tems je me suis fait une loi de ne pas plus renoncer à une idée qu'à un projet, je me fis un point d'honneur de lever tous les obstacles qui me séparaient de mademoiselle Mello. Parfaitement inconnu et du père et de la fille, il était extrêment difficile de m'introduire chez elle. Vainement, dans les promenades, j'avais essayé à me faire remarquer de la jeune personne. Continuellement entourée de son père ou de ses parens, elle ne s'aperçut pas même de mon assiduité et de ma constance à la suivre. Outré

de mon peu de succès, je formai le dessein de lui remettre secrettement un billet en sortant de l'église. Le dimanche suivant fut fixé pour l'exécution de mon projet. Pour la voir plus à mon aise, je me plaçai presqu'en face d'elle. La candeur et l'innocence de ses traits, son recueillement et la ferveur des prières qu'elle adressait à l'éternel, me firent tout à coup réfléchir que mon billet offert dans le temple saint, effrayerait la timide colombe que je voulais enlacer, et qu'une fois devenu suspect, il ne me serait plus possible de l'approcher.

Assez indécis sur le parti que j'avais à prendre, je tournai tous mes regards du côté du père. J'appris que, pour son plaisir, il cultivait un petit terrein, séparé seulement de son habitation par un large fossé

d'eau vive, qu'il traversait sur une planche seule, assujétie des deux bouts à de forts pieux. A l'instant, ce terrein devint le but de toutes mes promenades solitaires. Il n'était clos que par une haie très-basse. Le père de mon amante m'avait souvent remarqué, et quelquefois adressé la parole. J'affectais un air de douceur ou de politesse dont le bon-homme était infiniment flatté.

Un jour que je feignais de considérer de belles tulipes, il m'invita à les venir voir de plus près, et à entrer dans le jardin. J'acceptai, sans empressement néanmoins, et seulement comme amateur de belles fleurs; je le comblai d'éloges sur la beauté de la culture et sur la distribution de son jardin. Le cher homme était enthousiasmé de moi. « Monsieur, me dit-il, après

Dieu et ma fille, mon jardin est ce que j'ai de plus cher. » Il me raconta ensuite que, depuis deux ans, il pleurait une épouse qu'il aurait suivie au tombeau, sans les tendres consolations que lui prodiguait sa jeune fille; qu'il avait abandonné son état, pour vivre tranquillement des revenus qu'il s'était faits, qui, quoique médiocres, suffisaient à son bonheur, ainsi qu'à celui de sa fille, car ils n'avaient pas de domestique. Il en aurait dit davantage, si la jeune héritière ne fût arrivée. Sa vue fit sur moi une vive impression : elle était si belle! c'était l'innocence embellie de toutes les grâces de la jeunesse. Son père lui dit : « Ma chère, monsieur te ressemble, il aime les fleurs à la folie? fais-lui voir tout ce que nous en avons. L'aimable enfant ne

se le fit pas dire deux fois. Tout ce qu'il y avait de plus joli dans le jardin me fut montré avec une complaisance et des détails dont je fus enchanté. Ses jolies mains entr'ouvaient des touffes de rosiers, dont les roses étaient moins fraîches qu'elle.

J'aurais pu lui déclarer mes sentimens, son père ne nous suivait pas ; mais l'innocence et la candeur de mademoiselle Mello m'en ôtèrent le courage : il faut dire aussi que je craignais d'être mal reçu, et de gâter mes affaires en voulant trop les précipiter. J'affectai même de ne pas la regarder, et sur-tout de ne lui adresser que très-rarement la parole. Nous rejoignîmes le père. Je les remerciai l'uu et l'autre, et me retirai.

Je raffolais de mademoiselle Mello ; non-seulement ses charmes et son

innocence m'avaient séduit, j'étais encore vivement frappé de la pureté de son langage et du choix de ses expressions. J'ignorais qu'elle avait été élevée au couvent, et que ses parens n'avaient rien négligé pour orner son esprit et former son cœur. Depuis quinze jours cependant je rendais de fréquentes visites au jardin ; mon amante y était quelquefois, et mes affaires n'en prenaient pas meilleure tournure : le point principal était d'avoir accès dans la maison, et personne ne m'invitait à y venir. Tant de retard ne convenait point à mon caractère ; j'étais humilié de mon peu d'imagination.

Un jour enfin que je rêvais tristement au bord du ruisseau que M. Mello traversait tous les matins, je regardai par hasard la planche qui lui servait de

pont : l'éclair est moins rapide que la conception du projet que m'inspira cette planche. Si mon imagination fut quelque tems tardive, elle me servit alors au-delà de mes souhaits. Déja je voyais ma jeune amante me prodiguer les noms les plus doux, me nommer son bienfaiteur, son ami, le sauveur de son père : je voyais plus ; je voyais le vulgaire imbécille célébrer mon courage et mon humanité ; mes précepteurs et mes camarades m'accabler d'éloges et m'en croire digne. Servir mes amours, tromper les autres hommes, et rire en secret de leur sotte confiance, c'était trop de plaisir à-la-fois : aussi je ne regardai point à ce que mon projet avait de répréhensible, et l'exécution n'en fut point différée.

Le lecteur n'a point oublié que le jar-

din de M. Mello était séparé de sa maison par un large fossé d'eau vive; une seule planche assujétie sur des pieux lui servait de pont pour le traverser. Je me ménageai les moyens d'escalader les murs du jardin de l'Ecole. A minuit j'étais déja près du petit pont; nous étions alors dans les plus fortes chaleurs. Je me glissai dessous la planche, et à l'aide d'une petite pince dont je m'étais muni, j'eus bientôt détaché d'un bout la planche et les clous de dessus les pieux. Cette opération finie, je replacai la planche dans sa même position, en observant de ne la faire porter que très-faiblement sur les pieux. Il était impossible d'apercevoir qu'elle avait été dérangée, car le bout était totalement caché dans la terre et le gazon, que je replaçai avec assez

d'adresse pour n'éveiller aucun soupçon. Ce travail me coûta si peu de tems, qu'une heure après j'étais à l'Ecole et dans mon lit.

Je savais l'heure à laquelle M. Mello se rendait tous les jours à son jardin. Il y avait plus d'une demi-heure que je l'attendais quand je l'aperçus : je feignis de me promener, comme à l'ordinaire, aux environs du jardin. J'étais légèrement vêtu et je savais nager assez passablement. Plus le brave homme approchait du piége, plus mon cœur battait avec violence; ce n'était pas de remords, car je crois ne l'avoir jamais connu. Quoi qu'il en soit, je n'étais point homme à renoncer à mes projets, quand bien même il en eût été tems encore. Je voyais M. Mello, sans soupçon et sans crainte, s'avancer vers le pont.

A peine eut-il fait un pas sur la planche, que le bout, mal appuyé, quitta les pieux, et le cher homme tomba dans le fossé, en jetant un cri. J'accours alors et je me jette à la nage ; j'accroche le vieillard : il était déja au fond de l'eau ; je l'amène cependant sur le rivage ; mais comme le bord était très-élevé, j'eus toutes les peines du monde à le lui faire franchir. Lorsque je l'eus déposé sur la rive, il reprit ses sens ; il n'était qu'étourdi. Quelques personnes des environs nous avaient aperçus et venaient à notre secours ; j'en avais beaucoup plus besoin que M. Mello. Epuisé des trop grands efforts que j'avais faits, une sueur froide me parcourut tout le corps ; mes jambes fléchirent sous moi, je tombai sur la rive et delà dans le fossé, où sans

doute je me serais noyé, si l'on ne m'en avait retiré. J'avais perdu connaissance, je ne respirais plus; on me crut mort. M. Mello, rétabli de sa chute, me fit transporter chez lui : là, tous les secours me furent prodigués.

Mes chefs avaient été prévenus; mais l'état où j'étais ne leur permit pas de me faire transporter à l'Ecole : le médecin de la maison fut seulement chargé du soin de me sauver, s'il en était encore tems. Pendant trois jours mon état fut alarmant; le quatrième, je me réveillai tout-à-coup comme d'un profond sommeil : un mouvement convulsif me fit bondir sur mon lit. Mademoiselle Mello était seule alors; la garde venait de sortir et son père était absent. Son premier mouvement fut de m'enlacer avec ses bras et de me contenir sur mon lit, d'où j'étais prêt à m'élancer.

Moralistes sévères, qui supposez toujours un crime là où l'innocence ne soupçonne pas même une imprudence, osez accuser la jeune Mello! osez lui reprocher d'avoir, à seize ans, contenu dans ses bras un jeune homme de son âge et tout nu! Cruels! il eût fallu, pour échapper à vos sophismes, que cette innocente créature laissât se briser sur le pavé de la chambre le jeune moribond qu'elle regardait alors comme son bienfaiteur, comme celui qui venait d'exposer ses jours pour sauver ceux de son père. Vainement vous me citerez cette jeune fille qui préféra mourir dans les flots plutôt que de se sauver dans les bras d'un matelot dépouillé de ses habits (1) : aussi ce

(1) Il me paraît que Buonaparte veut

trait n'est-il que d'un romancier et non dans la nature. Oui, si cet acte de vertu barbare eût été possible à une créature humaine, j'ose assurer que la jeune Mello en eût été capable, tant elle était alors vertueuse et pudibonde; mais non, son innocence avait mis un voile sur ma nudité : ses bras délicats me replacèrent sous mes draps et m'y continrent.

Depuis quatre jours mes yeux fermés à la lumière s'ouvrirent tout à coup. Quel spectacle! la jeune Mello penchée sur mon lit, me prodiguait ses soins en laissant tomber des larmes sur mon sein! Ce passage subit des bras de la mort dans ceux de mon amante, tant de bonheur ne se dé-

---

parler de l'intéressant roman de Paul et Virginie.

crit pas ; à peine a-t-on assez de force pour le sentir. Je n'entendais pas encore, de même je ne pouvais parler ; mais je voyais ma jeune, mon innocente amie. Ah ! si dans le cours de ma vie j'ai joui de quelques plaisirs, celui que j'éprouvai dans ce moment, s'il ne fut pas des plus bruyans, fut au moins un des plus doux. Mademoiselle Mello, me voyant moins agité, s'était quelque peu éloignée de mon lit ; je lui fis signe de s'approcher : la pauvrette tremblait involontairement. Je lui pris la main et j'eus la hardiesse de la placer sur mon cœur. Vierge timide, sans défiance et sans crainte, elle n'osait la retirer, cette main dont le simple toucher faisait vivement battre mon cœur. L'innocente attribuait à ma maladie ce qui n'était que l'effet de sa pré-

sence et de son approche. Elle crut entendre son père : en effet, c'était lui. « Viens, cher papa, lui dit-elle en le prenant par la main ; viens voir ton jeune bienfaiteur ; il est un peu mieux ; il voit maintenant, il m'a reconnue. » Ce brave homme me fit comprendre quelle joie il éprouverait s'il me voyait tout-à-fait hors de danger. Il soupçonna que j'avais besoin de repos ; ils se retirèrent l'un et l'autre. J'avais, en effet, besoin d'être seul : l'émotion que m'avait fait éprouver mademoiselle Mello m'aurait été funeste, si mes jours n'eussent été comptés.

Sain d'esprit et de raison, je me demandai intérieurement si, dans le fait, j'étais coupable envers M. Mello ; ma conscience me répondit hardiment. « Depuis longtems, me dis-je,

le besoin de me rapprocher de sa jeune fille assiège ma pensée, fait l'objet de mes vœux et de tous mes desirs. Le ciel, en ne me donnant point la force de résister à ce penchant, me justifie de tous les moyens employés pour le satisfaire.

Quel mal, d'ailleurs, avait éprouvé M. Mello? une légère chute dont j'avais prévu les résultats. Risquer ma vie pour l'arracher au péril, c'en était déja plus qu'il ne m'en fallait pour me justifier à mes propres yeux. Que m'importe le sentiment du vulgaire en masse? travaille-t-il au bonheur de l'individu? non. L'être souffrant est l'être qu'il méprise, et rarement celui qu'il console. Des millions d'hommes nient impudemment cette vérité, et des millions d'hommes repoussent l'infortune et

l'affliction : le superflu du bonheur, l'orgueil et le plaisir d'être cité, furent de tout tems la source du peu de bonnes actions dont la foule imbécille est étonnée. Moins faux que les autres hommes, je ne dissimule pas que l'intérêt personnel fut toujours le premier mobile de ma conduite. Vous croyez, Français, que jamais je n'ai fait une bonne action ; hé bien ! c'est ce qui vous trompe. Je ne vous les retracerai pas, car je n'attache pas plus de prix à vos éloges qu'à vos satires : chez un peuple aussi superficiel que vous, heureux, mille fois heureux le prince dont vous ne dites ni bien ni mal ! Si dans ma vie j'ai fait du bien à quelqu'un, celui-là seul peut être reconnaissant, parce que lui seul en a profité ; mais le public, qui prétend m'en louer, n'est

qu'un sot qui ne sait pas que cette belle action n'eût point existé si les privations qu'elle exigeait m'eussent paru trop pénibles.

D'après ces principes, il est facile d'apercevoir que rien ne m'arrêterait dans mes projets sur mademoiselle Mello. Ma santé se rétablissait à vue d'œil; cependant j'eus assez d'adresse pour persuader au médecin qu'il serait dangereux de me transporter à l'Ecole : je restai encore cinq semaines chez M. Mello. Que n'ai-je point mis en usage pendant ce laps de tems pour amener sa jeune fille au but où je la desirais ! tout ce que peut enfanter l'imagination d'un séducteur vivement épris fut constamment mis en usage. Mon amante, faible et délicate, n'eût point, debout, occupé plus d'un pied carré

de terrein : croirait-on que la possession de cette parcelle imperceptible du monde vivant m'a coûté plus de soins, de peines, d'intrigues et d'adresse que les immenses conquêtes que j'ai faites dans la suite. Oui, lorsque plus tard mon ambition a desiré le trône d'un monarque voisin, la conquête de sa couronne m'a beaucoup moins coûté que la possession de ma jeune amante. Monarque, je disais à des milliers de braves : « Le monarque voisin nuit à mes projets, son trône convient à mon ambition; demain, écrasez ses phalanges » J'avais dit, et le lendemain le prince que j'avais fait attaquer était en fuite ou dans mes fers.

Il n'en était point ainsi de mademoiselle Mello ; je luttais d'individu à individu : son innocence, sa pu-

deur, et sur-tout sa vertueuse ignorance, étaient autant de forts qu'il fallait emporter seul avant d'arriver à son cœur. Vainement je lui avais parlé le langage de l'amour; elle avait toujours cru que c'était celui d'une simple amitié. Un jour qu'elle me demandait comment je me trouvais, je lui répondis : « Toujours bien, chère amie, quand je suis près de vous. O Mello! combien vous m'êtes chère...—Et moi aussi, me répliqua l'innocente, je vous aime bien. » Enchanté de cette réponse, je regardai la jeune fille : hélas! l'illusion fut bientôt détruite. Cette belle enfant n'était point émue; elle croyait n'avoir fait qu'une réponse bien naturelle. Ce fut alors que je sentis la nécessité d'attaquer ses principes et de porter dans son cœur le flambeau

des sensations humaines. Un moyen bien simple d'atteindre ce but important, était de lui mettre entre les mains ces livres éloquens et dangereux, brûlans à-la-fois d'amour et de volupté, dont la gaze mise sur les détails, est un attrait de plus pour le cœur jeune et novice qui se livre au fatal plaisir de les parcourir. Un mois avant de quitter le toit de mon amante, je lui demandai quelles étaient ses lectures : — Des livres de piété, me dit-elle. — Quoi ! c'est là tout ? — Oui, Monsieur; au couvent on m'a dit qu'une demoiselle ne devait jamais lire autre chose. — On vous aurait dit vrai, si vous eussiez dû prendre le voile : une religieuse ne doit avoir d'autres connaissances que celles nécessaires à sa vocation. Son expérience doit se mesurer à l'en-

ceinte que l'infortunée ne doit plus franchir; mais vous, belle Mello, vous, libre, destinée à faire l'ornement de la société et le bonheur d'un galant homme, il vous faut d'autres connaissances. Croyez-moi, la lecture est la nourriture de l'âme; outre les plaisirs qu'elle nous procure, elle est souvent pour nous une excellente ressource contre les malheurs inséparables de la vie. Combien il me serait doux d'être le premier à vous aider à grossir la masse de vos connaissances naturelles! Oui, chère amie, permettez-moi de vous offrir quelques livres; vous y puiserez une foule de notions que, jeune encore, vous n'avez pu saisir, et qui feront plus vivement ressortir les brillantes qualités dont vous êtes pourvue. — J'accepte avec plaisir, me dit-elle,

ces offres de votre généreuse amitié. J'ai parfois besoin de distractions. Celles que vous m'offrez me conviennent d'autant plus, qu'en éloignant l'ennui, elles servent à notre instruction. »

Ravi de la voir donner dans le piège invisible que je tendais à son heureuse ignorance, je m'empressai de lui choisir une lecture dont le charme dangereux porterait dans son cœur les premières étincelles du desir et de la volupté.

Quant au choix de l'ouvrage, la Nouvelle Heloïse me parut recéler tous les élémens du feu dont je voulais embrâser le cœur de mon amante : mon espoir ne fut point trompé. L'amante de Saint-Preux séduisit bientôt la mienne. Les pages brûlantes de ce sublime et dange-

reux ouvrage, incendièrent le cœur de la jeune Mello. Ce changement ne pouvait m'échapper ; mais il m'importait de savoir si l'innocente avait bu à longs traits dans la coupe empoisonnée. Je saisissais toujours le moment où la garde était absente ; je priais alors mademoiselle Mello de me lire quelques-unes des lettres de Julie à Saint-Preux. Tout décelait alors les sensations qui l'agitaient. Je feignis de ne pas m'en apercevoir. Je portais aux nues Julie et son amant ; j'exaltais leurs sentimens ; j'appuyais avec feu sur la douceur de leur liaison, et sur la foule des plaisirs dont l'un et l'autre s'enivrèrent. Que je jouissais agréablement du trouble de mon aimable lectrice ! La rougeur de son front, l'embarras de ses ré-

ponses quand je l'interrogeais, et sur-tout l'extrême palpitation de son sein, étaient autant de preuves que son cœur avait percé les ténèbres de sa tranquille ignorance.

« Ah! Mademoiselle, lui dis-je un jour que je la voyais plus vivement émue, si le Ciel m'avait donné une Julie, je vous avoue qu'il faudrait m'arracher la vie avant de me contraindre à la laisser passer paisiblement dans les bras d'un autre. — Je pense comme vous, me fut-il répondu. Je ne desire point le sort de cette Julie; mais s'il arrivait que j'aimasse comme elle a aimé, je n'aurais jamais d'époux que le premier ami de mon cœur. »

Cette phrase, où l'âme de mon amante se peignait toute entière, lui fut à peine échappée, que ses

traits se colorèrent du plus vif incarnat; le moment était favorable, et j'allais lui faire les premiers aveux de ma tendresse, lorsque les pas de quelqu'un qui rentrait au logis, ne me laissèrent que le tems de prendre la main de mon amie et de lui dire : « Adorable Mello, que cette façon de penser me rassure! quel avenir vous me laissez entrevoir!... » Que n'aurais-je point dit! mais la garde entra, et je fus contraint de me taire.

Avoir ébranlé les principes de mon amante, avoir porté le flambeau du desir et des sensations dans les épaisses ténèbres dont son cœur était entouré, c'était beaucoup pour mes projets; mais ce n'en était point le complément. J'allais bientôt être obligé de quitter sa maison. Je voulais, avant d'en partir, savoir à quoi

m'en tenir sur les sentimens de la jeune fille. J'étais, il est vrai, plein d'espérance. Le changement qui s'opérait tous les jours dans l'individu de l'intéressante Mello, m'était un sûr garant du succès de mon entreprise. Au moral comme au physique, elle n'était plus la même. Sa démarche était plus assurée, son regard plus perçant, et sa voix avait pris plus de volume. Son innocence, autrefois, lui sauvait toute réflexion; maintenant, elle craignait de réfléchir, et sa curiosité, vivement stimulée, l'entraînait malgré elle dans le vaste champ de la réflexion.

On croira facilement que les lectures de ma jeune amante en firent, à sa vertu près, l'être le plus complettement romanesque que jamais on ait vu. Ivre de bonheur et de

joie, et ne voyant plus d'obstacles à mes desirs, je ne reculai qu'au lendemain le sacrifice de la victime. J'aurais répondu sur ma tête, de n'éprouver qu'une très-faible résistance, ou plutôt, de n'en trouver aucune. Cependant, qui le croirait? il n'en fut pas ainsi; et, si dans le cours de ma vie, je me suis trompé quelquefois dans mes calculs, j'avouerai que ce ne fut jamais avec plus d'espérance. On se rappelle que le père de Mello allait tous les matins travailler à son jardin. La femme de charge, occupée au rez-de-chaussée, ne me gênait nullement, et je pouvais, sans qu'elle m'aperçût, aller trouver la jeune Mello, qui couchait au premier.

Bien assuré qu'elle était totalement séduite, je ne supposais pas

même qu'elle voulût faire le moindre bruit, ou appeler du secours. Je me dérobe de ma chambre, dont j'emporte la clef, et je monte doucement chez celle que je croyais encore dans les bras du sommeil. « O bonheur! me dis-je, la clef est à la porte, tout sourit à mes vœux. Dans une seconde, la jeune, la belle Mello, mon amante chérie, l'objet de tous mes desirs, sera dans mes bras, sur mon sein; je la posséderai toute entière, je la brûlerai de mes caresses, je recevrai les siennes, je n'aurai plus rien à desirer. Rousseau! Rousseau! que ne te dois-je pas!... » J'avance, je tourne la clef, je pousse doucement la porte; mais quelle surprise! ou plutôt quelle rage vint se concentrer dans mon cœur à l'aspect de mon amante totalement vêtue, appuyée sur sa croi-

sée, et regardant les passans dans la rue ! Au bruit de la porte, elle se retourne, me voit, et me dit très-sèchement : « Monsieur, que venez-vous faire ici ? » Son mécontentement était visible, et son sérieux glaçant.

Quant on se croit aux portes du bonheur, et qu'on s'en trouve à mille lieues, et presque sans espoir d'y jamais parvenir, il est permis de rester stupéfait : aussi, j'allais ne savoir quelle réponse faire à mademoiselle Mello, lorsque tout à coup, intérieurement indigné, je ramassai tout mon courage et lui dis, avec toute les nuances d'une feinte douleur : « Mademoiselle, si vous connaissiez le but de ma démarche, la bonté de votre cœur m'eût à coup sûr épargné les chagrins dont votre sévérité m'accable. Cette nuit, un

songe affreux est venu me torturer. Vous étiez sur un lit de mort, froide, pâle, expirante ; vous ne teniez plus à la vie que par un fil. Eperdu, désespéré, j'écarte tout ce qui vous environne. De vos lèvres glacées, j'approche les miennes brûlantes. Je vous souffle une portion du feu de mon existence, vous renaissez. Les ombres du trépas s'évanouissent, et je me réveille. Un être indifférent n'eût vu dans ce rêve, qu'un jeu de l'imagination ; mais moi, qui prends à votre bonheur le plus vif intérêt ; moi, qui donnerais cette existence que je recouvre à peine, pour vous épargner les plus légers chargrins ; moi, j'aurais attendu que vous fussiez descendue de votre chambre pour m'assurer si ce rêve affreux n'avait point eu quelques

réalités ? Non, trop aimable fille, quelle que soit ma douleur de vous avoir déplu, elle n'est rien en comparaison du plaisir que j'éprouve en voyant que je n'ai fait qu'un rêve, et qu'il ne vous est survenu aucun malheur. »

Si j'eusse eu le don des larmes à volonté, j'aurais ajouté au pathétique de cette excuse vivement improvisée. Néanmoins, l'effet n'en pouvait être douteux ; quoiqu'un peu dans le genre romatique, elle avait le triple avantage de convenir au caractère de mon amante, d'exciter sa sensibilité naturelle, et de la disposer à l'amour par le sentiment de la reconnaissance. Pour bien des femmes, il est vrai, cette excuse n'en eût point été une, ou plutôt bien des femmes n'en auraient point eu besoin ; une femme du haut pa-

rage, une femme de cour ne l'eût point reçue; trompée dès ses plus jeunes ans, elle est au fait de tous les genres de pièges que notre sexe peut lui tendre, et que rarement elle prend la peine d'éviter.

Il en était autrement de la jeune Mello. J'étais le premier qui lui parlais le langage du sentiment, pour ne pas dire celui de l'amour, qui, dans les commencemens, aurait effrayé sa candeur et son innocence. Vierge encore sous bien des rapports, elle ignorait que les éloges donnés par notre sexe au sien, l'intérêt qu'il lui témoigne, et les sacrifices qu'il lui fait, sont autant de pièges invisibles sur lesquels l'amour conduit la victime, qui quelquefois y trouve le bonheur, la volupté ou de grands chagrins : aussi mon amante se re-

connut-t-elle bientôt coupable du mauvais accueil qu'elle m'avait fait. « Quoi! mon ami, me dit-elle, les larmes aux yeux, c'est au moment que vous tremblez pour mes jours, que vous prenez à mon bien-être le plus vif intérêt; c'est alors, dis-je, que je vous afflige! Ah! Monsieur, qu'allez-vous penser de moi? » L'instant était précieux; je le mis à profit. « Ce que je penserai de vous, chère fille, m'écriai-je avec l'accent du délire? je penserai que vous êtes un ange, que je vous adore, que l'air est moins nécessaire à mon existence que votre personne, et que je ferai tout pour en obtenir la possession! »

Mello, fortement émue d'un aveu aussi brusque, prit une chaise; ses jambes ne pouvaient plus la porter.

Je respirais à peine, j'attendais avec l'impatience du desir, ce que me répondrait mon amante, si jeune, si pudique, et qui, pour la première fois, recevait un pareil aveu.

D'après l'opinion que je m'en étais formée, d'après le changement total que ses lectures avaient opéré dans toute sa personne, soit au physique, soit au moral, je n'aurais jamais prévu la réponse qu'elle me fit. Je lui connaissais, il est vrai, des moyens, beaucoup d'esprit même, mais je ne lui aurais jamais supposé une dialectique aussi pressante, un raisonnement aussi serré; et j'avoue que si j'eusse ressemblé au commun des amans, j'aurais abandonné sur-le-champ mes projets d'amonr et de séduction.

« Buonaparte, me dit-elle, vous oubliez qui vous êtes et qui je suis. Fille de simple artisan, un simple artisan doit être mon époux. J'ignore quelle est votre famille; mais l'éducation que vous recevez m'est un sûr garant que vous êtes destiné à choisir votre compagne dans une autre classe que celle où je suis née. Si vous étiez né mon égal, je n'eusse point repoussé votre amour : le service que vous avez rendu à mon père, ce que vous avez souffert pour lui, mon propre cœur, puisqu'il faut vous le dire, tout m'aurait engagée à répondre à votre tendresse; mais nous ne pouvons être époux : c'est vous dire que je ne peux ni ne dois plus vous écouter. Bonaparte, que ma jeunesse et mon peu d'expé-

rience, ne vous laisse pas l'espoir de me ſaire changer de sentimens. Je ſais plus; je vous assure que je connais combien il serait dangereux pour moi de me trouver désormais seule avec vous, je sens que j'aimerais pour la vie, si une fois j'avais aimé. »

Il est des momens où l'excès de l'étonnement suspend toutes nos autres facultés; j'étais alors dans ce cas-la. Debout près de la chaise de Mello, je la dévorais de mes regards, et ne pouvais la définir. Je n'avais ni l'envie ni le pouvoir de répondre; elle m'avait pétrifié. Tout espoir néanmoins s'était éteint dans mon cœur; j'allais me retirer lorsque, sans l'avoir médité, et seulement entraîné par l'instinct du desir, j'appuyai fortement un baiser sur les lèvres

de ma sévère amante. L'étincelle est moins prompte dans ses effets que ne le fut ce baiser sur les lèvres de cette vierge pudibonde. Ses forces n'avaient pu résister à la commotion ; et quand elle voulut élever la main pour écarter ce baiser, il était déja fondu avec son haleine. Tout à coup se beaux yeux se fermèrent à demi, une pâleur mortelle prit la place des roses de son teint, sa tête ne pouvait plus se soutenir; je m'empressai de la recevoir sur mon sein. L'état de cette jeune fille devenait alarmant : on peut m'en croire sur parole, puisque je n'osai en profiter.

J'osai encore moins appeler du secours; je l'aurais compromise. Sa main droite serrait si fort la mienne, que la douleur me contraignit de m'en dégager. Je n'avais point de

sels, point d'odeurs, j'étais dans un étrange embarras : son sein palpitait avec violence. Le ciel m'inspira de couper ses lacets, et je fus bien inspiré. Soit que, moins gênée, mademoiselle Mello respirât plus librement, soit que le sentiment de sa pudeur naturelle fût plus fort que la convulsion qu'elle éprouvait, elle ouvrit faiblement un œil à demi-mort. Son premier mouvement (je dois cet hommage à sa pudicité), fut de poser sa main sur son sein, et de l'autre, de me faire signe de me retirer. J'ignore quel ascendant cette petite fille avait alors sur moi : je n'osai lui résister ; je rentrai chez moi sans être aperçu : néanmoins l'état où je la laissais m'inquiétait ; et pour lui procurer des secours sans la compromettre, je chargeai

la femme de ménage de lui porter quelques livres : cette ruse me réussit, et mon amie fut secourue.

Aux obstacles que présentait la conquête de cette intéressante beauté, un amant vulgaire l'eût abandonnée; ce ne pouvait être moi : je connoissais trop les dangers d'une première mollesse en principe, pour ne point me roidir contre les difficultés; je récapitulai tous les détails de la scène où mon amante et moi venions de figurer. Mello perdant presque la vie sous l'émotion d'un baiser reçu, fut pour moi un trait de lumière à la lueur duquel j'entrevis le succès de mon entreprise; je m'écriai : « Si tout ce qui est possible peut exister, je suivrai donc mon projet; tenace en proportion des obstacles, la réussite sera ma

récompeuse. » Cette résolution fut l'affaire d'un moment. Oui, Français, nul mortel n'a possédé plus que moi le grand secret de prendre sur-le-champ son parti dans les affaires épineuses et décisives; nul n'a porté plus loin la rapidité d'un coup d'œil et la célérité de l'exécution. C'est en vain que de misérables pamphlétaires et de lâches écrivains, dont la moitié m'a chargé d'éloges avant ma chute; c'est en vain, dis-je, que ce ramas impur a voulu me disputer ces diverses qualités : belles, peuples et monarques en sont convaincus. J'en ai fait preuve en amour, en politique et dans les champs d'honneur. Joignez à ces dons brillans de la nature, une volonté de fer, une ténacité fixe dans mes projets; et

vous serez contraint d'avouer que j'ai mérité mes succès, mes triomphes et ma gloire!

Tout homme, quel qu'il soit, s'il ne veut se perdre dans la foule, s'il veut se distinguer, ne doit jamais se relâcher d'un principe professé publiquement; il doit tenir à ses projets, à ses volontés, et se briser contre les obstacles plutôt que de s'en effrayer : voilà l'homme, voilà celui qui peut à juste titre donner des lois aux autres. Un raisonneur superficiel vous dira hardiment : Un pareil homme dans un groupe, dans une société, dans un sénat, ne ressemblerait à personne, et ne réussirait pas; eh bien! c'est précisément cette dissemblance dans les autres qui l'en ferait distinguer, et c'est ainsi que les premiers hommes

de votre révolution se sont fait un nom.

L'homme qui rétracte son opinion dix minutes après l'avoir émise, qui renonce à ses projets aux premières difficultés qu'il rencontre, n'est plus qu'une machine parlante, jouet des évènemens et du premier mortel audacieux qui voudra bien le faire servir à son élévation. Pendant quinze ans que je régnai sur la France, j'ai toujours sincèrement méprisé cette classe d'hommes : aussi j'en avais à moitié rempli mes différens conseils, bien certain que ces têtes à facettes ne deviendraient jamais les censeurs de mes volontés fortement exprimées. Ce n'est pas qu'un homme entêté, tenace et ferme en ses projets, ne puisse tomber quelquefois comme

un autre, mais cela est plus rare; et ce qui vaut beaucoup mieux en faveur de mon raisonnement, c'est qu'un tel homme tombe toujours avec fracas et jamais sans gloire. Français, il n'est donné à personne de vous en offrir une preuve plus complète que moi-même. Mon entêtement, l'expression trop soutenue de ma volonté, ont, il est vrai, brisé mon sceptre; mais ma chute est une glace immense que des foudres réunies ont brisée, et dont chaque morceau réfléchira, pendant des siècles, son brillant éclat sur toutes les parties du globe. Je ne cherche point la mort; mais si je ne pouvais l'éviter, combien le coup en serait moins rude lorsque je penserais que je laisse à la postérité, un nom que tous mes détracteurs

réunis n'empêcheront jamais de nager sur le gouffre des âges, et de ne finir qu'avec le monde.

Un homme de caractère ne doit pas plus mollir dans une bagatelle que dans une affaire importante. Une première pusillanimité nous familiarise avec une seconde. Si dans mes projets sur mademoiselle Mello, je parus un moment étonné, c'est que je n'avais jamais douté un seul instant de réussir. Pétri d'un noble amour-propre, il me parut extraordinaire d'avoir pu me tromper; et cependant il ne fut que trop vrai que tous mes calculs se trouvèrent en défaut. Mais que l'espoir certain d'un futur succès me dédommageait amplement de cette mystification! Quoi! celui qui plus tard donna des lois à l'univers con-

juré contre lui, verrait échouer son audace et ses projets aux pieds d'un être faible et délicat, aux genoux d'une jeune fille vertueuse, et sur-tout éprise de son amant! Un pareil fait ne pouvait exister; il est hors de proportions. Cependant l'astuce et l'audace, la patience et l'intrigue ne furent point les seuls moyens sur lesquels je comptais, ce fut sur le tempérament de ma jeune maîtresse que je reposai mes plus fortes espérances. Un baiser nu, sans accessoire, et déposé sans préméditation sur ses lèvres virginales, avait failli décomposer son être; n'était-ce pas me donner la clef de ses sensations, et me dérouler tout-à-fait la carte de sa constitution physique? Certes, la rapidité de mon juge-

ment n'a pas nui à sa solidité ; j'ai deviné juste. Eugénie Mello, cette fille si délicate, si bien élevée, si sévère et si belle, n'était, physiquement prise, qu'un être de feu, un foyer de desir, un ange enfin, pétri de volupté, de tendresse et d'amour. L'avenir ne prouvera que trop ce que je viens d'avancer.

D'après ce qui s'était passé entre elle et moi, j'étais impatient d'apprendre comment elle me recevrait la première fois que je l'aborderais. Son père revint du jardin. Ce brave homme, trompé comme tant d'autres par les apparences, m'aimait non-seulement comme son bienfaiteur, mais encore comme son fils. Depuis quelque tems on ne me servait plus dans ma chambre : je vivais à sa table. Le plaisir de contempler

plus longtems ma belle maîtresse m'avait fait solliciter cette faveur que j'obtins sans peine. L'heure du déjeûner venue, il vint me chercher. J'ignorais si l'accident de sa fille avait eu des suites. Mais son silence à cet égard, me confirma qu'il ne savait rien, et que j'aurais la douce satisfaction de la voir à table. Je me promettais bien de lire sur son visage une partie des sentimens de son cœur. Néanmoins ma présence ne lui fit éprouver aucun trouble : à l'aisance de ses manières, on eût dit qu'il ne s'était rien passé d'extraordinaire entre nous : seulement elle conservait un reste de pâleur qui ne la rendait que plus intéressante. Tant mieux ! me dis-je en secret, ce prompt rétablissement est une preuve que son accident n'est que le résultat

passager d'un plaisir trop vivement senti pour la première fois. Après le repas, je témoignai le desir d'aller faire un tour de jardin. « Vous êtes encore bien faible, me dit le père; nous allons vous y conduire. Eugénie, viens donner avec moi le bras à notre jeune ami. » Je croyais qu'elle s'y serait refusée sous quelques prétextes; mais non : au contraire, elle s'y prêta de très-bonne grâce. Le père me gênait; et pour m'en débarrasser, je voulus marcher seul. M. Mello, comme je l'avais prévu, reprit sa bêche et me laissa promener avec sa fille. Je m'aperçus alors qu'elle avait quelque chose à me dire. En effet, sitôt que nous fûmes quelque peu éloignés du vieillard, elle me dit : « Monsieur, je ne vous rappellerai point la scène de ce

matin ; vous avez vu les résultats de votre hardiesse, je vous les pardonne : j'ai le plaisir de croire que vous ne les aviez point prévus. Cependant je suis encore confuse de l'état où je me suis trouvée. C'est une leçon pour l'avenir. Buonaparte, je vous aimais comme une sœur aime un bon frère : maintenant je crains de m'abuser sur la nature de mes affections, et je ne veux pas essayer mes forces. Je vous dois beaucoup, il est vrai ; je vous dois le meilleur des pères ; j'en serai éternellement reconnaissante ; mais je ne puis demeurer plus longtems sous le même toit que vous. Reprenez vos études, rentrez à l'Ecole, rentrez-y demain. Ne me refusez pas ; car je vous avoue que je déclare tout à mon père : jugez alors vous-même quel chagrin ce serait et

pour lui et pour moi. » A peine eut-elle fini, que, sans attendre ma réponse, elle tourna brusquement dans un sentier et fut rejoindre son père.

J'avoue qu'un procédé aussi brusque de sa part et des intentions aussi bien prononcées, faillirent me dégoûter de l'entreprise ; mais cette idée ne fut que passagère, et mon caractère reprit le dessus. Néanmoins, il était impossible de me dissimuler qu'avec une telle fille je serais obligé de mettre en usage des moyens extraordinaires, ou bien de feindre d'entrer dans sa façon de penser. J'arrêtai sur-le-champ de mettre en usage le dernier moyen, afin de me servir un jour plus utilement du premier. J'étais bien certain qu'elle éviterait désormais toutes les occasions de se rencontrer seule avec moi : de mon

côté, j'évitai de les faire naître. Une lettre, en pareil cas, me parut plus convenable qu'un tête-à-tête. Je n'oubliai pas de la lui écrire dans le sens de son caractère et de ce qu'elle desirait de moi. Je voulus aussi que le style, sans rien ôter à l'expression de mon amour, eût assez de noblesse et de fermeté pour lui prouver que je n'étais point un amant ordinaire. Le soir même elle reçut la lettre suivante :

« Je n'aurais jamais cru, Mademoiselle, que, dans le plus bel âge de la vie, ce fût un crime d'idolâtrer une personne jeune, belle et vertueuse. Vous me supposez d'infâmes desseins, et je n'en ai d'autre que celui de m'attacher à vous pour la vie, et de vous nommer mon épouse.

S'il est vrai que je ne vous suis point odieux, si vous ne répugnez point à me donner votre main, pourquoi vous forger des raisons contraires à mon bonheur? J'admire votre sagesse et votre fermeté; mais croyez-moi, jeune amie, vous exagérez ces deux qualités. Amant idolâtre, je rougis de plaider une cause où tout milite en ma faveur. Ma famille n'est point titrée; ma fortune équivaut à peine à la vôtre, et la carrière à laquelle on me destine ne me convient pas assez pour ne point en courir une autre et me rapprocher de vous. Ou votre cœur est contre moi, ou vous n'avez rien à répondre. Je ne vous parlerai pas de ma tendresse : je hais la séduction. Eugénie, demain Buonaparte ne sera plus sous le même toit que son amante; et si vous lui défendez

d'y reparaître, même sous le titre d'ami de votre père, il ne reverra plus l'asile où, pour la première fois la jeune Mello a fait battre son cœur. »

BUONAPARTE.

Quelque sévère que fût mon amante, il lui était impossible ou de ne pas répondre à ma lettre, ou de ne me point laisser apercevoir dans la conversation ce qu'elle en pensait et comment je devais me conduire à son égard.

Ce fut pendant le souper que je prévins M. Mello que le lendemain je quittais sa maison. « Mon cher ami, me dit ce brave homme, je savais que ce jour devait arriver, et cependant, je ne peux le voir si proche, sans éprouver une peine bien sen-

sible. Vous m'avez sauvé la vie, jeune homme. Au nom de ce bienfait rendu, privez-moi le moins que vous pourrez du plaisir de vous voir. Dans vos momens de loisir, venez jouir de votre ouvrage. Venez recevoir et de ma fille et de moi les expressions de la reconnaissance et de l'amitié. — Oh! oui, mon père, reprit vivement sa jeune héritière, oui! Si M. Buonaparte nous privait pour toujours du plaisir de voir notre bienfaiteur, notre ami, ton sauveur enfin; si nous n'étions plus pour lui que des êtres indifférens, ah! j'ose le lui dire, ce serait cruellement nous affliger; mais je l'en crois incapable; il sait combien nous l'aimons l'un et l'autre. » Ces derniers mots furent prononcés avec l'accent du cœur. Je vis bien qu'une portion de ma lettre avait été

sentie, et qu'en m'éloignant, mon amante ne prétendait que se soustraire aux dangers d'un amour inégal, et non point se priver des douceurs d'une tendre amitié. « Ne craignez rien, lui répondis-je : si Buonaparte n'est pas né pour être heureux, il n'est pas fait non plus pour affliger ceux qu'il aime. S'il est vrai que je ne vous importune pas, je profiterai du repos que me laissent mes études, pour venir quelquefois me rappeler au souvenir de votre père... au vôtre mademoiselle. » Je pris alors mon mouchoir que j'appuyai sur mes yeux et je rentrai chez moi.

Quiconque a bien scruté le cœur humain et sur-tout celui d'une femme, peut croire que ce peu de mots, et la manière de me retirer de table, étaient des moyens infaillibles d'ar-

river au cœur de mademoiselle Mello, et d'amollir sa sévérité. Qu'une femme éprise d'un homme, mais foncièrement vertueuse, se roidisse par principes contre les desirs de son amant, il ne faut pas que ce dernier s'attache à combattre ses principes, à détruire ses raisonnemens : au contraire, qu'il se taise tout à coup, qu'il se renferme dans le laconisme d'une tendresse comprimée, que ses regards s'arrêtent rarement sur sa belle, qu'il évite le tête-à-tête, sans négliger de faire apercevoir qu'il souffre ; c'est alors qu'il voit s'il est réellement aimé. Son amante attendrie le plaint, cherche insensiblement à se rapprocher de lui, veut lui parler raison, et lui donne des caresses ; ses principes alors faiblissent, son amour

augmente, et bentôt elle tombe dans ses bras. Qui croirait que ce systême de séduction a quelquefois réussi près d'une femme qui ne vous aimait point? Il est si doux pour les belles de voir un galant homme soupirer pour elles, les adorer, se taire et souffrir! Mais ce qui nous console en pareil cas, c'est qu'elles payent souvent fort cher le funeste plaisir de nous avoir fait acheter la victoire.

D'après cette façon de penser, je n'ignorais point avoir vivement attendri mademoiselle Mello; mais le lendemain, de grand matin, je mis le comble aux coups déja portés à sa sensibilité, en rentrant à l'Ecole sans prévenir qui que ce fût de la maison.

A peine M. Mello se fût-il aperçu de mon départ, qu'il se livra aux

plus vives inquiétudes. Il en prévint sa fille qui faillit à se trouver mal. L'un et l'autre convinrent de venir s'informer si j'étais rentré à l'Ecole, et savoir quelles raisons m'avaient obligé à les quitter sans les prévenir et sans leur dire adieu. On me fit demander au parloir. Je ne leur donnai pas le tems de me faire des reproches. « Ne m'accusez point, Monsieur, dis-je au père en regardant à peine sa fille; trop faible encore pour suffire aux douleurs d'une séparation qui brise mon âme, j'ai cru devoir la brusquer et vous épargner des adieux qui nous auraient trop attendris l'un et l'autre. Bon Mello, je suis toujours votre ami, oh! oui, votre véritable ami! Cette affectation de ne point mêler le nom de sa jeune fille à mes excuses, fit une vive

impression sur cette belle ; elle ne pût retenir ses larmes qui bientôt coulèrent en abondance. J'ajoutai : « Vous pleurez, Eugénie ; je ne souffre donc plus tout seul ! Ce soir, Mello, j'irai vous voir ; afin de hâter ma convalescence, j'ai obtenu la permission de sortir quand je voudrais. » Nous nous séparâmes. Fidèle à ma promesse, je trouvai la famille de M. Mello augmentée de son beau-frère, habitant d'Autun, en Bourgogne, qui venait communiquer avec lui pour certaine succession échue. Je reçus mille caresses de ces honnêtes gens ; mais qu'était-ce comparativement aux regards de mon amante ! Elle semblait me dire : « Cruel, tu me tortures ! » J'aurais bien desiré lui parler en particulier ; mais il me fut impossible d'y parvenir. Que j'en

fus bien dédommagé par le billet suivant, qu'elle me remit en secret!

« Lorsque vous annonçâtes à mon père que vous alliez quitter la maison, je m'applaudissais, mon cher Monsieur, du sacrifice que vous faisiez à mon repos. J'en connaissais tout le prix. Oui mon ami, je sais que vous m'aimez; que ne puis-je vous dire : Aimez-moi toujours! Quoi qu'il en soit, mon cœur vous tint secrètement compte des chagrins qu'éprouvait le vôtre; j'étais glorieuse de votre procédé, j'étais fière d'avoir été l'objet de votre tendresse. Mais, cruel! combien vous m'avez fait payez ce léger instant d'un demi-bonheur! Vous avez dit peu de chose à souper, et cependant chaque mot m'a déchirée.

Vous êtes sorti ; un mouchuir buvait vos larmes : comment se fait-il que toutes les gouttes en sont retombées sur mon cœur ? Je n'ai point clos d'œil ; j'étais toute à vos chagrins ; ce n'était point assez des tourmens d'hier soir, il fallait encore y ajouter les tortures de ce matin ! Buonaparte, j'ignore ce que le ciel me réserve ; mais je donnerais aujourd'hui la moitié de ma vie pour être votre propre sœur. »

Eugénie Mello.

Quelle lettre ! quelle phrase que celle qui la termine ! L'amant qui reçoit un tel billet ne peut-il pas se dire : mon amante est à moi ! Doublement satisfait, je vis bien que mademoiselle Mello voulait, pour satisfaire et son amour, et ses

principes, substituer les lettres au tête-à-tête. C'était abonder dans mon sens. Quand une belle écrit à l'amant qu'elle adore, elle écrit avec l'abandon du cœur. La présence de l'objet aimé n'intimide point son style, et l'expression brûlante et décisive, qu'en face elle aurait retenu, coule de source sous sa plume, sans qu'elle s'en aperçoive. L'amant, de son côté, riche des idées de son amante, prépare, médite et fond sa réponse avec plus d'art et de précision.

Depuis six mois, mon amante et moi nous échangions chaque soir une lettre, sans que mes projets en fussent plus avancés, si ce n'est que j'étais alors pleinement convaincu qu'Eugénie m'aimait au moins autant que je la chérissais. Cependant six mois d'attente et d'intrigues

amoureuses ne convenaient pas plus à mon caractère qu'à la violence de mes desirs. Je voyais, au surplus, ma maîtresse assez fournie d'idées romanesques, de perfides lectures et d'amour, pour ne point tenter un dernier coup et la déterminer à ne plus rien refuser. Il fallait que l'attaque fût proportionnée à la défense; et la chasteté, la pudeur et les craintes de mademoiselle Mello pouvaient faire échouer des moyens ordinaires. J'appelai à mon secours toute la quintessence de mon imagination. Je feuilletai nos romanciers les moins naturels, et mon plan fut arrêté. J'écrivis d'abord à Marseille, où ma mère était alors. Dans un conte fait à plaisir, et sous le prétexte de gagner le cœur d'une riche héritière des environs de Brienne,

je la priai instamment de m'écrire un billet sur l'original que je lui faisais passer, et sur-tout de n'y rien changer ni ajouter. Ma mère, qui toujours eut pour moi plus de prédilection que pour ses autres enfans, et qui sur-tout était convaincue que, par caractère, j'étais incapable de faire une sottise par amour, ne balança pas à me faire passer le billet qui suit :

« Mon cher fils,

« J'attache trop de prix à ton bonheur personnel, pour que de vaines considérations m'empêchent de souscrire à ta félicité, et de ratifier un jour en public, les liens que tu te proposes de former en secret. Assure d'avance ta jeune épouse de ma tendre amitié, et de l'intérêt

que lui témoigneraient tes frères et sœurs, si elle était ici. »

Ta tendre mère,

Lætitia Ramolini-Buonaparte.

Marseille, ce 4 juin 1782.

Muni de cette pièce importante, et qui devait lever bien des obstacles auprès de ma jeune amie, je commençai à travailler mon projet. Le grand art de feindre ce que je n'éprouvais pas, même une maladie sérieuse, ne m'était point inconnu. Je trompai mes professeurs, mes camarades, le médecin, et mademoiselle Mello. On me fit porter dans un quartier séparé de l'Ecole, et loin du fracas des élèves. Ma vie eût été fort triste, et mes

privations fort grandes, si je n'y avais pourvu par les moyens d'un domestique grassement payé. Le retranchement de nourriture disparut pour moi; et j'eus le courage de supporter les autres désagrémens. Eugénie, accompagnée de son père, obtint la permission de me visiter. La première fois qu'elle y vint, on peut croire qu'elle était plus malade que moi. Je lui glissai adroitement un billet que je tenais prêt. Il était conçu en peu de mots, mais chacun d'eux devait porter un coup décisif à la vertu deja bien ébranlée de celle que je voulais séduire. Comment, hélas! cette jeune personne, déja séduite à moitié par sa tendresse, aurait-elle résisté aux effets d'un style aussi pressé, aussi dangereux pour la circonstance?

« Le timbre de la mort, chère Eugénie, va donc sonner pour moi. A peine à l'aurore de la vie, ton amant va descendre dans le gouffre de l'éternité! La main d'une femme adorée m'a repoussé du sol des vivans, la mort est devenue mon unique réfuge; je la sens, je la veux, je la souhaite, je la demande à Dieu. Mello, si quelque jour le hasard ou la pitié t'amène sur ma cendre, dis à l'amie qui t'accompaguera : « En ces lieux gissent les « restes d'un infortuné qui m'aima « plus que l'existence. »

BUONAPARTE.

Le lendemain, mon amante et son père furent au chevet de mon lit. Elle était souffrante et décolorée; le désespoir et la douleur étaient em-

preints dans tous ses traits. Le désordre de sa personne était une image fidèle de celui de son cœur ; cependant, à travers ses diverses passions, régnait un air de résolution qui me fut d'un bon augure. Je feignis d'être plus abattu qu'à l'ordinaire, et de ne plus la reconnaître. Il est impossible de bien décrire tout ce qu'elle souffrait alors. Peu s'en fallut qu'elle n'éclatât. Je jouissais en secret de sa douleur, et de son désespoir. « Buonaparte, me dit-elle, vous ne reconnaissez donc plus vos amis ? » Au son de cette voix vivement affectée, je me réveillai comme si je sortais d'un pénible sommeil : « Quoi ! c'est vous ! Mello. Sa main alors prit la mienne qu'elle pressait avec force, en y déposant un papier. Je replaçai promptement mon bras sous les

draps, afin d'y cacher son billet. J'ignorais ce qu'il contenait; c'est pourquoi je ne rassurai que faiblement mon amante et son père. J'aurais voulu dans le moment qu'ils eussent été bien loin. Enfin, ils me quittèrent; je m'empressai de parcourir l'intéressant papier que je venais de recevoir. Quelle douce satisfaction n'éprouvai-je point à sa lecture! Mon amante ne m'objectait plus rien Mes jours étant menacés, c'en était trop pour elle. Honneur, vertu, principes, tout fut écarté; on voulait que je vécusse pour l'aimer et pour être aimé. Mais que je suis faible à décrire ses sentimens : il faut lire son billet.

« Vivez, Buonaparte! Cher amant, respire pour aimer, pour chérir l'in-

fortunée qui te chérit et t'idolâtre. Ta jeune amante.... Oui, Buonaparte, je suis ton amante, ta véritable amante. Vainement j'ai tout fait pour me soustraire à ce titre; mes vertus et mes principes ont failli, tes dangers ont couronné l'œuvre de l'amour. Quoi! pour prix de ton amour, je t'aurais donné la mort! J'aurais, au lever de ses plus belles années, précipité dans la nuit des tombeaux, celui qui sauva les jours de mon père, le mortel dont je suis l'idole! Non, tant d'ingratitude serait un crime; le ciel m'en punirait. Mon jeune amant, le 7 de juin j'ai reçu le jour; c'est aujourd'hui mon anniversaire : j'ai seize ans. A la douce voix de l'amour, reprends donc aussi une nouvelle existence; repousse les funèbres idées

qui t'environnent. Puisque ton sort est dans les mains de ton Eugénie, il sera tout ce que tu voudras qu'il soit. Cependant, mon tendre ami, je ne puis vaincre certaines craintes bien naturelles à mon âge. Pardonne à ma faiblesse; soutiens-là, éclaire-moi: qu'exiges-tu? que veux-tu? à quel titre? Donne-moi des conseils, je les suivrai. Quelles sont tes intentions? je m'y conformerai. Je veux tout ce que tu voudras; je n'objecterai plus rien. Je vivrai pour toi, par toi, en toi; mais je veux un titre: celui de ton amante est superbe; c'est celui de ton épouse que je veux. Eugénie ton épouse!..... sens-tu, Buonaparte, la force de ces mots? Ton amante ne connaît rien au-dessus; tout ce qu'elle peut desirer en ce monde s'y trouve réuni. Jette

donc sur le papier tes intentions. N'oublie pas que si je veux être toute à toi, je veux ne pas redouter qu'un jour l'amant d'Eugénie puisse être l'époux d'une autre. »

Ta Mello.

Amant impétueux, qui, depuis longtems poursuis la beauté qui te résiste; amant brûlé d'amour, calciné d'impatience, et qui tout à coup reçois l'ordre de te rendre dans les bras de ta belle, dis-moi, après avoir parcouru la lettre d'Eugénie, m'était-il permis de m'abandonner au délire de la joie et du bonheur? Ton cœur, j'en suis certain, applaudira sans peine à mon ivresse Heureux, mille fois heureux! j'allais presser sur mon sein une vierge de seize ans, beauté faible et délicate, mais brû-

lante d'amour! Combien son délicieux embassas m'allait procurer de jouissances! Comment répondra-t-elle à mes caresses? comment me rendra-t-elle mes baisers! jamais elle n'en a reçu que de son père. Délicieux avenir! je brûlais de le réaliser. Cependant mon amante laissait percer à travers les promesses positives contenues dans sa lettre, le desir bien motivé d'obtenir un titre, celui de mon épouse. Je n'ignorais pas qu'il fallait le lui promettre, ou quelqu'autre chose qui ressemblât à cela. C'est le dernier effort de sa vertu et de ses principes. Je creusai donc de nouveau mon imagination pour lever ce nouvel obstacle. En pareil cas, le billet de ma mère devenait un écrit précieux pour moi, par le poids qu'il aurait aux yeux de ma-

demoiselle Mello. Je me traçai bien vîte le seul plan qu'alors il me fût permis de suivre. En huit jours, je retrouvai facilement une santé que je n'avais pas perdue ; mais il fallut ce tems pour singer ma convalescence et tromper tous les yeux. La première fois que je rendis visite à mademoiselle Mello, elle m'accabla d'innocentes caresses. Je lui en rendis de pareilles ; car la scène du premier baiser que j'osai lui donner n'était point sortie de ma mémoire. Eugénie était encore une colombe qu'il ne fallait point effrayer. Frappée de l'air de santé dont rayonnait mon front, elle me dit : « Aurais-je cru que cette figure pâle et décolorée, il y a huit jours, aurait aujourd'hui repris toute sa fraîcheur et sa sérénité? » — Aux portes du tombeau,

lui répliquai-je, un ange consolateur est venu me visiter. Le baume de ses promesses et l'onction de ses paroles ont fermé la cicatrice de mon cœur, et la mort a fui loin de moi. »

Nous étions seuls alors; Eugénie palpitait et tremblait à-la-fois. Je m'empressai de la rassurer sur mes intentions. « L'état violent où nous sommes l'un et l'autre, lui dis-je, ne peut longtems exister : je ne vis pas, je brûle. Demain je vous remettrai, ma douce amie, une lettre où sera consigné tout ce qu'il faut pour assurer mon bonheur et remplir le vôtre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire; cet écrit ne vous laisse aucun choix; acceptez-en les conditions sans réserve, ou n'en acceptez acune. Dans le premier cas, je suis le plus heureux des mortels, et vous devenez l'idole

de mon cœur ; dans le second, vous donnez la mort à l'amant le plus sincère, à l'époux le plus aimant dont une femme puisse s'honorer. A tout il est un terme, et celui de mon courage est arrivé ; je ne me sens plus les forces de tenir contre un refus. » Le trouble de la jeune Mello était inexprimable. « Ménagez ma jeunesse, et ne perdez pas celle qui vous adore, » fut toute sa réponse, et bientôt elle reçut par écrit le projet que j'avais conçu.

Quiconque me connaît, quiconque, dans ces mémoires, m'a bien étudié, doit être convaincu que, tout en desirant vivement la possession de l'intéressante Eugénie, je n'avais d'autres vues que de lui donner un titre chimérique pour l'obtenir. Celui-là, dont la tête fomentait déja

les plus vastes desseins, pouvait-il unir irrévocablement son sort à celui d'une simpe fillette sans nom, sans protecteurs, sans consistance que sa jeunesse et ses charmes? Une pareille idée n'arriva jamais jusqu'à moi. Deja je m'étais dit : si Buonaparte se donne quelque jour une épouse, c'est qu'elle sera nécessaire à son ambition. En conséquence de ce dessein formé, je remis à la jeune Mello des instructions conformes à ses vues et à mon projet. Ce que j'exigeais était empreint de cette teinte romanesque dont près d'elle j'avais fait un si bon usage. Le naturel, dans une pareille affaire eût été hors de saison. Sa tête était exaltée; il lui fallait des phrases et des faits proportionnés au délire de ses sens : aussi je ne doutai pas du succès de la lettre suivante :

« Tu veux, chère et tendre Eugénie, savoir à quel titre je prétends à ton amour, ainsi qu'à ta personne : celui de mon amante ne te séduit point, le nom d'épouse est le seul que ton amour ambitionne. Hé bien! Eugénie Mello sera demain l'épouse adorée de Napoléon Buonaparte. Ne crois point, ma douce amie, que pour te donner ce titre, j'aie attendu que ta vertueuse innocence soit venue le réclamer. Non, Mello; depuis longtems je te le destinais. Le consentement de la plus tendre des mères en est ici la preuve convictive. Médite-le bien, ce précieux écrit, il ne doit plus te laisser aucun doute sur la sincérité de mes intentions. Plût au ciel qu'il me fût permis de te recevoir aux pieds des autels et de te proclamer mon épouse aux yeux de

l'univers. Mais, ma chère Eugénie, ton amant, ton époux, est né sans fortune; il se doit un établissement, n'importe en quel sens; il faut qu'il y travaille, et pour son bonheur, et pour le tien. Ah! sitôt que mon sort sera fixé, avec quelle ivresse je viendrai sous la voûte des temples divins ratifier, du consentement de ton père, un serment sacré, prononcé dans l'ombre du mystère! Je me suis ménagé le moyen de sortir de l'école à toute heure de la nuit, sans être aperçu. Cette nuit, à la douzième heure, ton amant sera dans le jardin de ton père, sous l'épais berceau où quelquefois il te vit prendre un frugal repas avec lui. Tu quitteras secrètement ta chambre : tu le peux, l'issue en est libre jusqu'au berceau. Arrivée là, dans le silence des té-

nèbres, et sous la voûte des cieux, nous prononcerons le serment d'être unis pour la vie, de nous adorer toujours. Nous aurons pour témoins de notre double promesse, et Dieu qui nous entendra, et le feu des astres qui brillent sous ses pieds. Maintenant, mon adorable amie, plus de vaines frayeurs, plus de timidité : c'est le nom de mon épouse que tu viens chercher ; et si tu le crois nécessaire à ton bonheur, cette nuit, à la douzième heure, Buonaparte sera ton époux. »

Ma jeune maîtresse s'était retirée dans sa chambre pour méditer plus à son aise l'important écrit que je venais de lui remettre. Elle y fut longtems : j'étais sur des charbons. En effet, j'allais ou l'obtenir, ou la

perdre pour toujours. Enfin, elle descend : elle était méconnaissable; ses traits étaient de feu; de grosses larmes les avaient sillonnés. L'infortunée avait soutenu de terribles combats. Qui m'aurait dit que ce n'était point les derniers de sa vertu expirante? Mais n'anticipons point sur les évènemens.

Sitôt qu'Eugénie m'aperçut, elle s'arrêta : on aurait dit qu'une puissance invincible l'avait clouée où elle était. Je m'avançai : c'en fut assez. Elle vint brusquement à moi : me prenant alors par la main elle ne me dit, en la serrant avec force, que ces seuls mots : « Cette nuit, à la douzième heure. » Ses forces l'abandonnèrent, et je n'eus que le tems de la diriger vers un siége. L'émotion dura peu : bientôt elle reprit sa tran-

quillité. Je me préparais à lui rappeler quelques phrases de ma dernière lettre, elle me mit la main sur la bouche en s'écriant : « Par pitié ne touche plus à ce sujet; cette nuit, à la douzième heure... » Nous nous séparâmes presque sans nous rien dire : nos cœurs étaient pleins.

Jamais plus grand ambitieux que moi n'a paru sur la scène du monde : eh bien ! croirait-on que j'ai moins vivement desiré un trône que l'heure fixée à la jeune Mello. Un monarque seul peut savoir si je dis vrai ; lui seul peut affirmer si un grand évènement politique, si le gain d'une bataille éclatante ne lui a pas souvent procuré moins de vifs plaisirs que les douces caresses d'une femme adorable. On partage ce dernier plaisir sans bruit, sans fracas, on y est

tout entier; il circule dans toutes nos veines, il s'empare de toutes nos facultés, les absorde et nous fait oublier l'univers pour nous concentrer dans les voluptés qui ne se décrivent pas, mais qu'il faut sentir. Mettez à côté de ce tableau le gain d'une bataille et la chute d'un prince voisin. Là je m'arrête; ce n'est point moi qui dois crayonner cette esquisse. Le récit des chagrins qui entourent les monarques ne m'appartient plus; la jeune Mellô me réclame; je vole à sa rencontre.

Nous étions au mois d'août; la journée avait été brûlante : sur le soir, le ciel se chargea de nuages. L'horizon était en feu. J'eus la hardisse de croire que le ciel voulait signaler l'instant où je recevrais le prix de ma persévérance et de mon

amour. De la chambre que j'occupais je descendais facilement dans le jardin à l'aide des espaliers dont le mur était couvert : par le même procédé je franchissais les murs de séparation, et rentrais par la brêche d'un vieux mur dégradé. Onze heures sonnent et je franchis déja la haie du jardin de M. Mello. J'éprouvais, je l'avoue à ma honte, une bien vive émotion. Cependant, quels remords pouvaient m'assaillir? Je travaillais à mon bonheur : n'est-ce pas la tâche de tout être qui respire? L'heure approchait, le timbre de la paroisse fait à l'instant vibrer le premier coup. Je prête l'oreille, je plonge mes yeux dans l'obscurité, je vois quelque chose se mouvoir : c'est Eugénie! mon cœur l'a distinguée dans l'épaisseur des ombres;

elle est dans mes bras. La colombe dans les serres du voutour est moins tremblante que mon amie. Je veux la rassurer, elle tremble encore plus ; je la pose sur un banc de gazon, je baise ses cheveux, sont front, ses paupières : je n'osais aller jusqu'à sa bouche; je craignais de redoubler son émotion. Je la soutenais ; doucement elle se ranimait ; je sentis ses deux jolis bras se glisser insensiblement autour de ma taille, me presser contre elle, tremblante encore. Je pose une main sur le tissu qui couvre son sein ; subitement elle se lève, et me dit : Mon ami, la douzième heure a sonné ! Tiens, voici le consentement de ta mère ; prononçons dessus le double serment d'être unis pour la vie. »

Depuis quelque tems l'orage qui

grondait dans le lointain s'était rapproché de nous : je craignais que mon amante en fût intimidée. « C'est le ciel, lui dis-je, ma tendre amie, qui veut mettre à nos promesses le sceau de sa toute-puissance. » Le double serment fut prononcé. Maintenant, rien ne pouvait plus s'opposer à mon bonheur. La timide Eugénie venait de me nommer son époux. Les formalités n'y étaient pas, mais je lui avais promis qu'un jour viendrait où nous pourrions les remplir. J'aurais bien voulu la suivre dans sa chambre; elle ne le voulut pas. Je la pris alors dans mes bras; je la portai sur le banc de gazon où la première fois je l'avais déposée. Là une de mes mains écarte le tissu qui recélait son sein; ma bouche se colle sur la sienne; d'une autre main, je soulève le voile de

sa virginité ; déja je touchais. . .
Tout-à-coup l'éclair fend la nue, la foudre éclate, mon amante se dérobe à mes caresses, tombe à genoux et s'écrie : « Dieu de miséricorde ! je ne t'ai point offensé ; c'est mon époux ! » Je veux la relever ; mais plus alerte que la biche poursuivie d'une meute, elle s'échappe ; je la suis : mais, ô fureur ! l'ingrate Eugénie, ma cruelle amante, ma timide épouse ferme la porte de l'allée qui conduit à sa chambre.

Je ne chercherai point à d'écrire les divers sentimens qui vinrent alors m'agiter. Buonaparte, au milieu de la nuit, brûlant de tous les feux de l'amour et de la volupté, prêt à recueillir le fruit d'un siècle de soins, d'intrigues, d'inquiétudes et de persévérance, subitement trahi, trompé, délaissé, par qui ! par une

fillette à peine à sa seizième année ; par un être faible et timide, qui, la minute d'avant, était dans ses bras et le nommait son époux! Quel tableau! qu'elle position! J'allais m'abandonner à tous les excès de ma fureur, enfoncer la porte, réveiller M. Mello, enlever sa fille à ses propres yeux, la perdre, et perdre avec elle, moi, mes protecteurs, mon état et mes espérances. C'en était fait, et plus d'une fois j'en ai rougi : j'allais enfoncer la porte, si toup à coup le génie de l'ambition ne m'eût présenté les résultats de cette imprudence. Confus de me trouver si faible et si peu maître de mes passions, j'aurais volontiers souffert d'en être puni, si cela eût été possible. J'essayai néanmoins de me réconcilier avec moi-même, et bientôt l'action

de mademoiselle Mello me parut l'effet de son extrême pudeur, et par conséquent digne de flatter mon amour-propre et ma délicatesse.

Le lecteur est, je crois, suffisamment convaincu que je renonce rarement à mes projets: aussi mes desseins amoureux ne furent point abandonnés. C'est en réfléchissant au parti qui me restait à prendre que je regagnai ma chambre au bruit redoublé de la foudre, et à la lueur du feu des éclairs qui, dans ce moment, sillonnaient la nue. Cette circonstance, au lieu de m'effrayer, semblait prêter des forces à mon imagination et de la profondeur à ma pensée. Qu'il est grand, me disais-je, celui-là qui, tonnant ainsi sur tous les mondes, signale sa puissance à l'univers par les éclats de la foudre

et des tempêtes ! Il est vrai que dès mes plus tendres années, un bel orage était pour moi un magnifique spectacle; et le plaisir que j'éprouve à ces bouleversemens de la nature me suivra dans la tombe. Plus d'une fois, dans les plus beaux jours de ma gloire, et lorsque les orages ébranlèrent l'univers jusque dans ses fondemens, j'aurais voulu voir les cieux se décomposer afin de m'établir sur les débris de leur voûte, en scruter la matière et m'assurer si mon ambition ne pourrait en tirer parti. Je n'ignore point qu'un être vulgaire peut accuser en moi cette audace du génie et de l'ambition. Le pigmée applaudit rarement au colosse dont les dimensions l'humilent.

Le lendemain de la scène du berceau, ce ne fut pas peu de chose

pour moi que de savoir les moyens que désormais il faudrait employer pour n'avoir plus rien à desirer de mademoiselle Mello. Après de mûres réflexions, je restai persuadé qu'après avoir mis en usage tout ce que l'astuce et l'audace, l'amour et la séduction avaient de plus raffiné, la témérité et la force devenaient mon unique ressource. J'aimais trop, ou plutôt j'étais trop assiégé de desirs pour ne point m'en tenir à ce dernier parti. J'étais secrètement indigné du prix qn'Eugénie mettait à sa possession. Peu s'en fallait que je ne la haïsse sincèrement. Ma vengeance alors eût suivi de près ma haine : cependant son innocence, sa jeunesse et ses charmes me ramenèrent à des sentimens plus doux. Je jurai seulement de ne rien ménager pour

l'obtenir, de ne plus mettre dans mes liaisons avec elle, la douceur et les procédés d'un amant idolâtre et soumis. En entrant l'après-midi chez elle, je m'aperçus qu'elle était seule; son père était dans son jardin et la domestique absente. Elle pâlit à mon aspect. Sa naïve beauté, sans me désarmer tout-à-fait, adoucit extrêmement mes intentions. Je lui donnai un baiser sur le front, elle rougit, et fut ouvrir la croisée qui donnait sur le jardin où travaillait son père. Ce procédé me fit rougir aussi, mais ce fut de colère. J'eus toutes les peines du monde à la lui dissimuler. En effet, n'était-ce pas se jouer de mon amour et se faire un cruel plaisir d'épuiser ma patience?

« Eugénie, lui dis-je, les circonstances ne sont plus les mêmes.

Ce qui pouvait être hier une vertu, n'est aujourd'hui qu'un tort réel envers votre époux. Hier vous reçûtes le nom de mon épouse; nous nous liâmes par des sermens réciproques. Ces sermens sont sacrés; et tant qu'Eugénie Mello respirera, je ne me crois point le droit de disposer de la main que je lui ai destinée; je ne me crois point celui de rompre des nœuds que j'ai serrés à la face des dieux, et que les circonstances seules m'empêchent de ratifier devant les lois et la religion. J'aurais cru que madame Buonaparte pensait ainsi que son époux; qu'elle ne se ferait point un jeu cruel de fatiguer sa tendresse, de harceler ses desirs, et de lui faire acheter, par des tourmens inouis des droits qui ne peuvent plus lui être contestés.

Mademoiselle Mello, pétrifiée d'étonnement, me regardait fixement, la bouche béante, et n'osant pas respire. Je fermai doucement alors la croisée qu'elle avait ouverte. J'enlaçai mes bras autour de la jeune fille. Ce mouvement la retire de sa stupeur. « Monsieur, me dit-elle en me prenant les deux mains, cher et cruel ami, que t'ai-je fait, pour me déchirer le cœur? Ah! pardonne à ton épouse, si, trop faible contre les éclats du tonnerre, elle a cru offenser le ciel, en te pressant sur son cœur. Buonaparte, s'il est vrai que je te suis chère, rassure mes esprits effrayés; rassure ta jeune épouse. Mais suis-je bien la tienne? Ne m'as-tu pas abusée? Ah! par pitié pour ton Eugénie...! » Je m'empressai de tomber à ses genoux, de

lui parler le langage d'un époux fortement épris, et qui ne veut que le bonheur de sa douce compagne. Je quittai ma posture! Eugénie pouvait à peine se soutenir. Alors, l'entraînant insensiblement sur un siége, j'allais peut-être obtenir les dernières faveurs, lorsque ma pudique amante me conjura, les larmes aux yeux, de ménager sa pudeur et d'attendre la nuit pour couronner mes desirs. Elle était si belle au milieu de ses larmes, que je n'osai la refuser. Cette condescendance me valut un baiser. Un baiser d'Eugénie!...

Français, j'ai couru tous les sentiers de la volupté, j'ai même eu longtems le pouvoir de m'en procurer tous les raffinemens: hé bien! jamais je n'éprouvai rien de comparable au baiser de la jeune vierge de

Brienne. Ce fut une sensation indéfinissable, une commotion douce et voluptueuse à-la-fois, dont tous mes sens furent ébranlés. Un mortel qui vivrait deux jours dans une situation aussi délicieuse, aurait vécu des siècles de bonheur.

Ma victoire ne fut donc reculée qu'au soir du même jour. Eugénie promit de me recevoir sur les dix heures dans sa chambre. Avec une amante de son caractère, il était permis de craindre encore quelques obstacles; et sur le seuil de la porte du jardin, je ne croyais pas encore à mon triomphe. Enfin, je pousse cette porte : elle est ouverte. Je monte à la chambre d'Eugénie : la porte s'ouvre de même. Sans lumière, je tatonne, j'arrive au lit de ma bien aimée. Je la sens, c'est elle,

ô bonheur ! tu ne m'échapperas donc plus ? Je jette à la hâte mes légers vêtemens, et bientôt je suis dans les bras de la plus belle, de la plus timide des femmes. J'atteignais alors ma seizième année. Si ce n'était point mon premier essai en amour, je n'étais néanmoins pas instruit qu'il est un complément aux transports de la volupté. J'ignorais que le sacrifice n'est point complet, toutes les fois que le sacrificateur ne se joint pas à la victime pour arroser l'autel. Trop jeune lorsque madame Catulitia fut contrainte à me recevoir dans ses bras, je n'avais pu connaître ce rapide éclair de la volupté, ce terme heureux de l'amour satisfait : aussi, ce fut un foudre de bonheur qui ne me laissa plus de mouvement dans les bras de ma

sensible amante; elle-même n'existait plus qu'en soupirs. Revenus à nous, étonnés de tant de jouissances, nous étions prêts à nous demander si nous pourrions y suffire toute la nuit. Quelle nuit! le souvenir en est encore présent à ma mémoire; il survit à mon trône, à ma gloire, à mes conquêtes, à ma chute. Si les destins et la nature prodigues envers moi, ne m'avaient mis à même de connaître tous les genres de plaisirs dont un mortel puisse être ambitieux , je n'aurais point à me plaindre du sort, si, seulement, il m'eût accordé les douces nuits que j'ai passées pendant quatorze mois dans les bras de celle qui crut, à sa mort, emporter le titre de mon épouse.

Le jour commençait à poindre, et

nous allions oublier l'un et l'autre, qu'il fallait absolument me retirer. Ce n'est pas peu de chose pour un jeune homme bien épris que de quitter le lit d'une amante adorée, pour aller s'isoler dans le sein : je m'arrachai néanmoins aux caresses d'Eugénie, et rentrai chez moi. Rien n'embellit une jeune fille comme les premiers plaisirs de la volupté. Le lendemain de sa virginité offre quelque chose de ravissant, je dirais mieux, de sublime. De quelles douces caresses ne m'accabla-t-elle point à mon retour ! Quand une belle vous aime, et qu'elle a cédé à vos desirs, ne craignez pas de ne point trouver les occasions d'être seul avec elle. Le desir la rend ingénieuse à faire naître le tête-à-tête. Mademoiselle Mello, innocente, trouvait rarement

l'occasion d'être seule avec moi. Se crut-elle une fois mon épouse, rarement son père était à la maison, quand j'y étais. A travers sa longue résistance, j'avais cru, il est vrai, avoir deviné le tempérament de la timide Eugénie. Mais combien j'étais loin d'avoir atteint les proportions de cette aimable individu, vraiement unique, sous les rapports des sensations amoureuses! Quel être! quelle femme! Sitôt qu'elle eut connu les premières délices du plaisir, ce ne fut plus du sang qui coulait dans ses veines, ce furent des torrens de feu et de desirs. Qui que tu sois, lecteur, homme ou femme, sévère ou tolérant, gardetoi d'accuser mon amante. Tu serais aux yeux de celui qui connaît tout, ou calomniateur ou médisant,

J'aurais bien mauvaise opinion de celui-là qui ne lui tiendrait compte de sa vertueuse et longue résistance, Quelle femme, pétrie du même limon que mademoiselle Mello, entourée d'autant de pièges, aurait aussi longtems repoussé le premier baiser d'amour? Il en est peu, fort peu, et cependant il en est encore moins qui, lancées une fois dans l'arène du plaisir, eussent conservé comme elle tous les dehors de la pudeur, toutes les bienséances de son sexe.

Eugénie brûlé de desirs, entraînée par un tempérament de feu, est souvent tombée à mes genoux pour m'empêcher d'user en plein jour des droits que j'avais sur son cœur. Quoique parfaitement convaincue qu'elle ne cédait qu'aux

desirs de son époux ; voluptueuse colombe, elle eût cru profaner ses charmes et s'avilir à mes yeux, si la lumière dans tout son éclat avait offert à mes regards l'élégance de ses formes et ses beautés les plus secrettes. Si, dans le cours de nos liaisons, j'ai connu tout le fini, toutes le proportions de son corps, vrai chef-d'œuvre de la nature, c'est que, profitant de son sommeil, je soulevais doucement le voile qui couvrait ses charmes. Cette pudique sévérité, au milieu d'un volcan de desirs, est, il est vrai, un phénomène que résout l'excellente et vertueuse éducation qu'avait reçue mademoiselle Mello. Ce fut un grand bonheur pour cette intéressante fille, que sa pudeur naturelle, fortifiée par de bons principes, lui eût donné le

courage de résister à la multiplicité de ses sensations. Moins bien élevée, elle ne se fût point bornée aux caresses de son époux; mais elle vivait tout en moi et pour moi. Elle a prouvé sans réplique que, quels que fussent ses desirs, sa vertu la mettait à l'abri de chercher à les éteindre dans d'autres bras que ceux de son mari. De mon côté, je la payais d'un fidèle retour. Jamais, pendant quatorze mois que je l'ai chérie, d'autres beautés n'ont fait palpiter mon cœur. Que pouvais-je desirer de plus? mon épouse réunissait tout ce que l'amour a de plus parfait, tout ce que la volupté a de plus délicat. C'est, je crois, la seule fois en ma vie, et seulement avec Eugénie, que j'ai vu mes desirs se borner. S'il est une époque heureuse

de mon existence, c'est le tems que j'ai passé à Brienne. Le voile épais du mystère couvrait mes liaisons amoureuses; nos mesures furent si bien prises, que jamais le père d'Eugénie n'en fut informé. Le public eut bien quelque soupçons; mais quand ils éclatèrent, j'étais à l'Ecole militaire.

Il y avait sept à huit mois que la jeune Mello faisait mon bonheur, lorsque l'évêque d'Autun, M. de Marbeuf, écrivit à mon professeur qu'il desirait que j'allasse passer six semaines auprès de lui. Cette nouvelle qui, dans tout autre tems, m'eût fait beaucoup de plaisir, me causait alors le plus vif chagrin. Je me faisais d'avance une idée de la douleur de ma jeune épouse. Cependant ce départ était inévitable; il y allait de

ma fortune. J'informai donc Eugénie des ordres que je venais de recevoir. Sa tendresse ne put retenir ses larmes; je la consolai, je lui tins le langage de la raison; elle s'arma de courage. « Seulement, me dit-elle, en me donnant le baiser d'adieu, n'oublie pas, cher ami, que tu laisses à Brienne une épouse qui ne vivrait bientôt plus, si elle ne devait plus te voir. »

Arrivé à Autun, mon protecteur me reçut comme un père reçoit son fils chéri. J'avais fait, selon lui, d'excellens progrès dans mes études. Dans un jeune homme de seize ans, mon air réservé, sévère même, l'étonna, et, ce qui valait beaucoup mieux, lui fit concevoir de moi les plus douces espérances. La considération d'un vieillard respectable est

un puissant aiguillon pour un jeune homme qui brûle de s'arracher de la foule, et de n'être point considéré comme un écolier : aussi je ne négligeai rien de ce qui pouvait me recommander aux bontés paternelles de Monsieur l'évêque; néanmoins, une malheureuse imprudence faillit me ravir sa protection et les bienfaits de l'éducation royale. J'écrivais tous les huit jours à Eugénie, qui toujours me répondait exactement. J'avais soin de déchirer ses lettres et de les brûler. J'eus le malheur d'en laisser par hasard un morceau dans la chambre. Un domestique le ramassa, et frappé de ce qu'il contenait, il le montra à M. de Marbeuf. Le chiffon ne contenait que ces mots : « Chaque instant du jour, chaque parcelle de la nuit me font vivement

sentir que mon époux est absent. Tu n'en doute pas, cher ami, tu connais trop le cœur de celle qui sera jusqu'à son dernier soupir,

Ta fidèle et tendre épouse,

Eugénie Buonaparte. »

Si la date, si le nom du lieu, ou simplement le timbre de la lettre se fût trouvé sur le lambeau ramassé, c'en était fait, je perdais mon protecteur. Sitôt qu'il eût reçut le fatal chiffon, il crut y voir les preuves convictives d'un mariage secret. Indigné d'être ma dupe, il me fit donner l'ordre de paraître sur-le-champ dans son cabinet. La manière dont cet ordre me fut transmis me donna quelques soupçons, sans néanmoins pouvoir m'en assigner la cause. Quoi qu'il en fût, je me préparai secrète-

ment à me défendre, si le hasard voulait que j'en eusse besoin. Tout autre que moi eût été anéanti de l'air avec lequel me regarda M. de Marbeuf. Tous les symptômes de la colère étaient sur sa figure. « Monsieur, me dit-il, depuis quand vous faites-vous un lâche plaisir d'en imposer à tout ce qui vous connaît? de tromper et vos protecteurs, et vos maîtres, et les espérances de votre famillè? vous ne retournerez point à Brienne, mais en Corse; vous irez dire à vos parens, si toutefois ils veulent vous recevoir : Bonaparte, à seize ans, sans fortune que de puisans protecteurs, sans appui que les bienfaits du roi, sans état que celui quê son mérite peut lui faire, a tout méprisé, et l'éducation du monarque, et ses protecteurs, et lui-même,

pour épouser en secret une fille sans nom, sans consistance, qui le condamne à végéter toute sa vie, et à la finir dans la misère ou l'opprobre Tenez, Monsieur, lisez. » Il me remit alors le lambeau de papier.

J'avoue que si j'avais eu dans le moment les moyens de punir la violente mercuriale du prélat, je n'aurais pas un instant reculé ma vengeance. Il avait raison dans son sens ; mais qui le dégageait de l'obligation de traiter moins cruellement un jeune infortuné, qui, plus habile que lui, n'avait point eu l'imprudence, tout en servant ses amours, de négliger les intérêts de sa fortune et l'amitié de ses protecteurs ? Je parcourus le bout de lettre, et je fus au fait de l'affaire. Il n'y avait point à balancer, il fallait répondre sur-le-champ. « Mon-

sieur, lui dis-je, vous avez sûrement saisi cette légère preuve d'un délit qui n'existe pas, pour me faire sentir que je ne subsiste que des bienfaits et de la protection d'autrui. Quant à ce chiffon de lettre, faible prétexte de tant d'outrages, je n'ai qu'un mot à dire : elle est un débris d'une lettre entière qu'écrivait, il y a je crois quarante ans, une de nos parentes à son époux, restant alors à Gênes. »

A ces mots, la figure du prélat se radoucit sensiblement. Je crus même y lire sa confusion et ses regrets de m'avoir outragé ; mais l'insulte était trop marquante pour que Buonaparte l'en tînt quitte à ce prix. « Monsieur l'évêque, continuai-je, je n'oublierai jamais la terrible leçon que je viens de recevoir. Si jamais je deviens père, je proportionnerai les

établissemens de ma famille à l'état de ma fortune. Jamais je n'implorerai personne en leur faveur ; ils ne mouilleront pas de leurs larmes le pain de la protection. »

La sortie, je l'avoue, était un peu vive, mais elle me soulagea. Le prélat parut assez embarrassé de me répondre. Cependant il me dit : « Jeune homme, il n'est pas généreux d'abuser d'une erreur où m'a jeté le tendre intérêt que je prends à votre bonheur. Ce bout de lettre m'avait indigné : je n'ai point réfléchi ; mais était-ce vous qui deviez croire que mon seul but était de vous humilier ? Buonaparte, je vous crois innocent relativement au billet, je n'en veux même aucune autre preuve ; mais il faut tout l'intérêt que vous m'inspirez, et toute l'amitié que vous porte mon frère, pour me faire

oublier l'injustice de vos réflexions. »

Ma vengeance était satisfaite ; je m'empressai de la faire oublier. « O mon bienfaiteur ! lui dis-je alors ; pardonnez-moi de grâce ce moment de vivacité. Ma coupable réplique n'est que l'élan peu réfléchi d'un cœur profondément ulcéré ; j'étais au désespoir de perdre votre amitié, et surtout de ce que vous m'avez cru un moment capable d'une action vile, infâme, et qui m'arrêtait tout à coup dans la noble carrière que je brûle de parcourir. »

Cette façon de me justifier produisit l'effet que j'en attendais. Le prélat me prit amicalement la main, en me disant : « Allons, mon jeune ami, il ne faut plus penser à cette scène ; c'est une petite erreur qui ne se renouvellera pas.

Ainsi finit cette affaire dont les résultats pouvaient me perdre sans retour. Elle ne fut point tout à fait sans utilité ; elle me donna la mesure du caractère de M. de Marbeuf, et bientôt je le sus par cœur. Elle est aussi une preuve sans réplique, que dans les cas épineux, il est bon de prendre sur-le-champ son parti, et qu'un heureux mensonge audacieusement exprimé, peut souvent rétablir de très-mauvaises affaires.

Six semaines s'écoulèrent, et je fis mes adieux à M. de Marbeuf, qui ne me laissa point partir sans me laisser des preuves de sa générosité. Satisfait du côté de l'amitié, l'amour et la tendresse m'attendaient pour m'énivrer de leurs faveurs. Si l'homme savait se priver de tems en

tems des plaisirs qu'il affectionne le plus, il aurait le grand secret d'en centupler le prix. La première nuit de mon retour à Brienne eut autant de charmes pour mon amante et pour moi que la douce nuit où, pour la première fois, elle me reçut sur son sein. Tout ce que les mortels peuvent éprouver de plaisirs, nous les éprouvâmes.

Ce fut quelques jours après ce retour qu'un particulier de Reims, parent de M. Mello, vint lui demander sa fille en mariage pour l'aîné de ses fils qu'il avait à cet effet amené avec lui. Le parti n'était point à dédaigner ; le jeune Thuilier, c'était le nom du prétendu, était un jeune homme bien fait de sa personne, et sur-tout d'une très-jolie figure. Sa fortune égalait celle d'Eu-

génie; enfin, il ne manquait rien pour en faire un mariage assorti. Le père Mello ne voulut rien promettre sans avoir consulté sa fille. Celle-ci lui fit une réponse conforme à mes desirs « Mon père, lui dit-elle, si le bonheur de votre fille vous est cher, vous ne lui parlerez plus de ce mariage. Contente de mon sort, vous ne me contraindrez point à me séparer de vous, à me priver du plaisir de nous embrasser tous les jours! Non, mon père, je ne crois point que vous forcerez votre fille à vous désobéir pour la première fois. »

M. Mello était un tendre père: pour toutes les richesses du Nouveau-Monde, il n'aurait point voulu désobliger sa fille unique: aussi M. Thuilier fut-il honnêtement congédié.

J'étais né pour être en proie à toutes les passions. Qui croirait que je fus jaloux de ce qu'un autre avait osé jeter des vues sur mademoiselle Mello ? J'avais eu l'occasion de voir ce jeune homme la veille qu'il fut congédié ; plus il me parut réunir d'avantages : plus il me devint odieux. N'ayant aucune occasion de lui chercher querelle et de me venger, croirait-on que je conçus le bizarre projet de punir l'innocente Eugénie d'avoir été l'objet des attentions d'un galant homme. De tout le jour je ne la visitai point, et le soir je n'allai pas partager son lit. Si j'avais su tourmenter si cruellement mon épouse, j'assure que j'aurais volé dans ses bras. Onze heures sonnaient, et j'étais dans mon lit, regrettant les doux

plaisirs dont je me privais par une injuste vengeance.

Les inquiétudes d'Eugénie vinrent se retracer à ma pensée. Je m'habillai à la hâte. A peine avais-je franchi les murs du jardin, que j'aperçus un homme poursuivant un autre individu. Un secret pressentiment me dit que j'étais intéressé dans cet évènement. Je me mis à courir après ces deux personnes ; elles étaient aux prises quand j'approchai. Quelle surprise de voir une femme, la figure enveloppée d'un voile, repoussant courageusement et sans proférer un seul mot, un homme qui, sans trop lui faire violence, prétendait la connaître ! Qui que vous soyez, lui disait-il, nommez-vous : je vous jure sur l'honneur de garder, et sur votre nom,

et sur votre aventure, le silence le plus absolu. J'étais désespéré d'être sans armes; j'aurais cassé la tête à l'impertinent curieux. « De quel droit, lui dis-je, en séparant sur-le-champ les deux personnes, prétendez-vous connaître des secrets que l'on ne veut point vous confier! — Vous êtes, me répondit-il, sans trop s'émouvoir, le champion de cette dame: c'en est assez; je me priverai du plaisir de la connaître, non que votre présence ici m'en impose; mais parce qu'ils n'entre point dans mes vues de troubler les rendez-vous de l'amour. Si vous doutez de cette dernière assertion, je suis prêt à vous donner toutes les satisfactions que vous exigerez. »

Le ton décidé de cet homme, et sur-tout la noblesse de son procédé

me charmèrent. Pendant cette altercation, la dame qui en était le sujet, s'était quelque peu éloignée. « Votre procédé, Monsieur, répliquai-je, à mon adversaire, est si noble et si généreux, que je ne balance point à vous avouer que cette dame est mon amante, que je suis attaché à l'École militaire; et que si vous n'étiez un galant homme, votre indiscrétion pourrait perdre deux jeunes gens qui jamais ne vous ont fait injures. — J'en suis incapable, Monsieur; et pour vous le prouver, voici mon nom, je sais le vôtre. Si vos liaisons étaient connues, je suis toujours prêt à vous prouver que je ne les ai point divulguées. » Nous nous donnâmes la main, et il s'éloigna.

A peine m'eut-il quitté, que je

m'applaudis de l'effronterie que j'avais déployée dans cette affaire ; car le fait était que je ne connaissais point la dame dont il avait voulu connaître le nom. J'étais étonné de ce qu'elle n'avait point pris la fuite. Cette affaire avait tout l'air d'une bonne fortune. « Madame, lui dis-je, en l'abordant, si j'ai eu le bonheur de vous rendre service, je n'aurai point l'indiscrétion de vous demander qui vous êtes. » Elle me serra tendrement la main. Un doux frisson me parcourut tout le corps. O ma chère Eugénie! Ce frisson fut ma première infidélité. Ingrat ! je me disposais à profiter de l'occasion, à prodiguer à ma nouvelle conquête des baisers qui n'étaient dus qu'à mon épouse, lorsque tout à coup elle lève son voile et se fait reconnaître. C'était

Eugénie! ma première sensation fut un léger regret d'être abusé dans mes desirs; mais ma première action fut d'embrasser tendrement mon Eugénie. « Quoi! c'est toi, chère épouse? Dans quel lieu, à quelle heure et dans quelle position je te retrouve! ne me reponds rien, j'ai tout deviné. — Ingrat! pouvais-tu croire que ton épouse pouvait exister sans connaître les motifs de ton absence? elle qui, pour te voir, braverait, et les hommes, et les élémens! Inquiète, éperdue de ne t'avoir pas vu de la journée, de ne te point voir arriver le soir, j'allais à ta rencontre : je croyais hâter le plaisir de t'embrasser en allant au-devant de toi. Un homme aussitôt, justement surpris de voir à pareille heure une

femme dans les champs, vient droit à moi. Je le reconnais; je suis perdue, si cachant ma figure dans mon mouchoir, je ne lui dérobe mes traits : c'est ce que j'ai fait en fuyant. Mon ami, tu sais le reste. »

J'étais tendrement ému d'une aussi forte preuve d'amitié. Je la pressai sur mon cœur à diverses reprises : c'était l'en récompenser amplement; car jamais femme n'attacha plus de prix aux baisers de son amant. « Tu connais, lui dis-je, l'individu qui voulait savoir ton nom? —Oui, mon ami, c'était M. F.... de B. — Je te jure, que c'est un galant homme, et que si jamais il est en mon pouvoir de lui rendre service, il peut compter sur moi. »

C'est ici le cas de faire une réflexion bien saillante sur les des-

tinées humaines. Si, la nuit que je rencontrai M. F.... de B..., pressant mademoiselle Mello de lui dire son nom, je lui avait dit : « Monsieur, pour prix de votre silence et de l'honnêteté de votre procédé, sitôt que je serai empereur des Français, je vous ferai ministre, ambassadeur et conseiller d'état, » certes, M. F. de B.... m'eût ri au nez, et m'eût pris pour un second Don Quichotte; et cependant je n'aurais promis que ce que j'ai tenu.

Maintenant, vils détracteurs qui m'avez accusé d'ingratitute, ma reconnaissance envers M. F.... de B... n'est-elle pas un démenti formel donné à vos impostures? Déployez la liste de ceux que j'ai comblés de biens et d'honneur, vous y verrez que mes générosités furent presque

toujours le prix d'un service personnellement rendu ; je ne dis pas à l'état mais à moi-même. J'ai fait plus : j'ai récompensé des ingrats : ma chute en est la preuve épouvantable. Si ma reconnaissance envers M. F.... de B.... fut immense, le service qu'il me rendit en gardant le silence sur mes intrigues nocturnes, ne l'était pas moins. Découvert, j'étais chassé de l'Ecole de Brienne ; je perdais mes protecteurs, je ne venais point à l'école militaire ; je n'étais point sous-lieutenant, général, consul, empereur et roi ; l'étendard français ne flottait point sur les premières capitales du monde, et je ne donnais pas à l'univers étonné, le plus terrible exemple de la fragilité des grandeurs humaines. Dites

maintenant que le destin des nations ne tient pas à un fil !

Si l'indiscrétion de M. F. de B. m'eût privé d'un brillant avenir, il ne m'eût pas moins ravi les douceurs du présent. Je t'aurais perdue mon Eugénie! mais je n'aurais qu'avancé le terme où je devais te perdre pour toujours.

J'étais depuis quatorze mois le plus heureux des hommes comme amant : de grands progrès dans mes études avaient déterminé mes protecteurs à m'envoyer à l'Ecole militaire de Paris. La nouvelle m'en fut annoncé par le P... D., mon professeur de mathématiques, le même que j'employai dans la suite à rédiger ma correspondance avec le pape.

J'ai vu tomber au champ de la gloire mes plus braves guerriers,

mes plus fidèles amis : certes, quoi qu'on en dise; leur perte m'a souvent navré de douleur, mais elle ne fut jamais aussi sensible que la fatale nouvelle qu'il fallait quitter Eugénie. Manes de Dessaix, Lasnes, Duroc et autres, pardonnez à cet aveu d'un cœur encore plein d'une femme immortelle pour lui. Plein d'une ambition démesurée, d'une audace, d'une fermeté à toute épreuve, je ne retrouvai plus mon caractère lorsque j'appris qu'il fallait quitter la sensible Eugénie. Voilà le plus bel hommage que je puisse rendre à cette auguste victime de l'amour.

Buonaparte balançant entre les charmes de son amante et sa propre fortune, est la plus belle phrase que le burin pouvait alors creuser sur la tombe de celle qu'il adora. Ce

fait est même incroyable dans le système de mon égoïsme personnel. Quoi qu'il en soit, je balançai deux jours à communiquer cette nouvelle à mon épouse. J'allais peut-être lui donner la mort ; et moi qui, dans la suite, comptai les larmes et le sang des hommes pour rien, je n'osais alors faire couler les pleurs d'une jeune fille. Cependant je n'avais que cinq jours pour mes préparatifs. Dévoré d'ambition, torturé d'amour, je ne savais comment m'y prendre pour instruire Eugénie. Enfin l'intérêt de ma fortune prit le dessus, et je prévins mon épouse de mon prochain départ. Pour ne point la mettre au désespoir, j'arrangeai mes paroles aux intérêts de sa tendresse.

« Je te quitte, chère épouse, je vais à l'Ecole militaire, je vais

à Paris. Ce départ serait au-dessus de mes forces, s'il ne hâtait le moment délicieux qui doit m'unir à toi pour la vie, le moment où je pourrai te proclamer mon épouse aux yeux de l'univers, et presser l'auteur de tes jours dans mes bras, et le nommer mon père, mon bon père. »

Je connaissais Eugénie sous les rapports de l'amour, mais pas encore sous ceux du courage. Je m'attendais à tous les accidens du désespoir : je me trompais; femme au-dessus de son sexe, elle eut le courage de soutenir le mien. Elle s'approche de moi, me donne un baiser, m'arrose de larmes et les tarit sur-le-champ. Je la regardais fixement; je ne savais qu'en augurer.

« Mon ami, me dit-elle, s'il est des peines dans la vie que rien ne com-

pense, il n'en est pas ainsi de ton départ, il est indispensable; il doit mettre entre nous deux un intervalle immense, mais c'est pour nous réunir un jour, et nous mettre en état de ne plus nous quitter. Je ne me croirais point digne de toi, si je balançais un moment entre mes desirs et ton bonheur futur. Buonaparte, il faut partir : je ne verserai point de larmes, je t'accablerai de caresses, je te joncherai de baisers. Ces deux dernières nuits seront immortelles !...» Mon amante rayonnait de courage et de volupté. Ce fut alors qu'elle prit dans mon cœur une place que Joséphine et la fille de François II ne lui ont jamais ravie.

Enfin le moment de cette cruelle séparation arriva; elle en soutint

le coup avec un courage au-dessus de ses forces. Moi-même j'avais le cœur pressé ; un secret pressentiment me disait que je ne reverrais jamais cet ange de tendresse et d'amour.

Ce fut, je crois, en 1785 que j'arrivai à Paris A l'aspect de cette capitale de l'Europe, je sentis mon cœur se dilater : une joie indéfinissable s'empara de tout mon être. Serait-il vrai que déja je pressentais qu'elle serait la capitale de mon empire ? Quoi qu'il en fut, l'absence de mon amante me parut moins douloureuse.

Ma première pensée, en entrant à l'Ecole militaire, fut de m'attacher à bien connaître les divers personnages avec lesquels j'allais vivre. L'ensemble de mes compagnons d'é-

tudes ne m'inspira que du mépris. C'était la plupart une foule d'etourdis, sans principes et sans éducation, faisant sonner haut le nom de leurs familles et les titres de leurs pères, dont la moitié, propriétaires casaniers de quelques vieux donjons, seraient morts de faim sans la gerbe du laboureur et la table du subdélégué. Une pareille société ne pouvait guère me convenir. Un d'entr'eux, c'était le jeune Delavauguère, eut l'audace de se railler de mon origine, devant quelques professeurs et plusieurs élèves. Je le saisis au collet, et le secouant avec force : « Malheureux, lui dis-je, sais-tu qui je suis? sais-tu que je suis né sur le sol de Paoli? » Le jeune polisson, étourdi de la sortie, fut se réfugier au milieu de ses camarades non moins étourdis que les professeurs,

qui tancèrent vivement le délinquant. Ce même jeune homme est mort à mon service capitaine de dragons, au passage de la Bérésina.

Cette affaire, quoique peu de chose en elle-même, me fit, parmi les élèves, une certaine réputation. Le souvenir d'Eugénie et des plaisirs dont j'étais sevré, ajoutait singulièrement à mon goût pour la solitude. J'affectai avec mes camarades une sévérité de mœurs, une austerité de principes qui bientôt les éloigna de moi. Néanmoins, tout en fuyant ma société, je remarquais avec plaisir les égards à demi-respectueux qu'ils avaient pour moi; quelques-uns même se lièrent étroitement à mes intérêts, et plus d'une fois je leur donnai de sévères leçons. Je n'avais d'autres consolations que mes études,

dont la partie la plus abstraite était ce qui me convenait le mieux. Quelquefois aussi, les lettres de ma jeune épouse me procuraient d'heureuses distractions ; c'étaient des chefs-d'œuvre de tendresse et d'amour. Je ne doute point qu'un lecteur insensible et glacé eût trouvé le style de la brûlante Mello incorrect et désordonné. Bloc de marbre, froid compasseur de phrases, lui dirai-je, le désordre des lettres de mon amante est l'image expressive du désordre de son cœur. L'écrivain qui ferait parler à l'homme le langage des diverses passions qui l'agitent tour-à-tour en un même jour, serait le dieu du style et l'honneur des lettres. Nous ne verrions point de ces pages soporofiques géométriquement tracées, comme si l'homme

raisonnait toujours un traité de logique à la main.

Les lettres de mon amante, il est vrai, n'avaient aucune ressemblance avec un discours académique; c'était l'énergique abandon, la chaleur expansive d'un cœur vivement épris. Douce correspondance! Hélas! je ne devais pas en jouir longtems. Une lettre de mon amante, en date du vingt-cinq mars, finissait par ces mots: « j'ai des pressentimens, cher ami, que je ne te verrai plus. J'ignore ce qui se passe en moi; je ne dors plus: pesante, accablée, toujours mal à mon aise, des maux d'estomac me tiraillent; j'éprouve une lassitude continuelle. Ah! si je savais..... j'irais mourir dans tes bras. Mais non: je m'alarme peut-être

mal-à-propos ; ce ne sera rien : tranquillise-toi.

Ce peu de mots sur sa santé me causa les plus vives inquiétudes. Elles ne furent pas de longue durée, et le 4 avril 1785 ; je reçus la lettre suivante, lettre fatale qui m'apprit que la plus douce, la plus aimable et la plus belle des femmes allait cesser d'être.

« Lorsque tu recevras cette lettre, cher et tendre époux, ton Eugénie, ta Mello, ton épouse, ton amante, ne sera plus ; la tombe aura dévoré celle qui ne respirait que pour toi. Mon ami, une douce consolation me soutient encore à mes derniers momens, c'est la conviction que je meurs pour toi. Oui, mon époux, ma mort est un sacrifice offert à

ton image, à ma tendresse, à l'amour que tu m'avais inspiré. Tu ne me comprends pas, je le sais : eh bien ! écoute :

« Un mois après ton départ, j'allai passer quelques jours à la campagne, chez une de mes parentes, autrefois lectrice de Madame la princesse de Rohan. Je couchais à côté de sa bibliothèque qui était nombreuse. Depuis longtems mes nuits étaient pénibles ; le sommeil n'aprochait que faiblement de ma paupière. Ton image me suivant le jour, se glissait sous mes draps, stimulait ma pensée et me calcinait de desirs. Une nuit entr'autres, j'étais vivement agitée ; je n'avais pas clos l'œil : je me lève, je vais dans la bibliothèque chercher un livre qui puisse faire distraction à la situation violente dans laquelle je

me trouvais : dans la foule des livres que j'avais à choisir, j'en trouve un dont le titre excite vivement ma cùriosité ; c'était l'*Onanisme*. Je le prends, je l'emporte dans mon lit. Plus je le lis, plus je suis curieuse de savoir ce que veut dire onanisme; je prends un dictionnaire, ce mot n'y est pas : je poursuis ma lecture; je me rappelle tout à coup l'histoire d'Onan que je n'avais jamais comprise; mais à l'aide de l'œuvre de Tissot, le voile fût déchiré. J'abandonnai l'ouvrage, et le sommeil vint un moment me fermer les yeux. Bientôt une douce illusion s'empare de mes sens. Tu étais dans mes bras, je te pressais sur mon sein, je te chargeais de baisers, et tu m'enivrais de volupté : je me réveille, mon ami, je brûlais. Une de mes mains

alors se porte sur mes charmes ; je venais de lire l'Onanisme, je l'avais compris; mon sang bouillonnait ; je me touche..... quelle découverte ! quelle jouissance ! des torrens de plaisirs !...... Ah ! pardonne , cher amant, c'était avec toi, c'était pour toi ; j'étais endormie dans ton image ! Que te dirai - je enfin ? les avis de Tissot furent méprisés , et les exemples qu'il cite traités de mensongers : je me livrai sans réserve au plaisir de tromper la nature et de me rapprocher de toi en idée. Vainement en me glissant dessous les draps, faisais-je le serment d'écarter toute idée voluptueuse : le sommeil qui s'emparait alors de mes sens était bientôt troublé par le souvenir de nos douces nuits. Je me réveillais en sursaut, haletante de desirs; et

ma main, malgré moi, se glissait vers l'asile dont je voulais la tenir éloignée. Depuis quatre mois, mon jeune ami, ma jeunesse, ma santé et ma vie se sont fondues dans ces plaisirs solitaires. Par pitié, n'accuse point ton Eugénie; j'ai fait, pour écarter le danger, tout ce qu'il est permis à une mortelle de faire. Suis-je coupable, si la tâche est au-dessus de mes forces?

« Les médecins n'ont point connu le genre de ma maladie; il y a trois jours qu'ils m'ont condamnée sans retour. Depuis cet instant, j'ai commencé ma lettre; plus d'une fois j'ai été contrainte de la quitter et de la reprendre : je te renvoie le consentement de ta mère. Sitôt que ma mort te sera confirmée, fais-le savoir à ta famille; dis à ta mère : « J'ai perdu

« épouse qui m'idolâtrait; le seigneur
« vous a retiré une fille qui vous au-
« rait honorée et chérie; vos enfans
« ont perdu une tendre sœur. »

« Buonaparte, je sens d'heure en heure que je m'affaiblis; je n'ai que dix-huit ans, et je vais rendre à Dieu ma dépouille mortelle. J'ai la douce consolation qu'il ne me repoussera pas de son sein. Moins cruel, moins sévère que les hommes, il ne me fera point un crime d'avoir voulu éteindre le feu de mes desirs avec les sources de ma vie. Buonaparte, mon ami, mon amant, mon époux, demain je ne serai plus; et si quelque chose peut adoucir ce fatal instant, c'est l'espoir de te revoir un jour dans l'éternité. »

Eugénie Buonaparte.

Comment exprimer les divers sentimens qui vinrent m'assaillir à la lecture de cette lettre? C'est alors que je m'aperçus que j'idolâtrais Eugénie. A l'instant où j'écris ces mémoires ; la perte de la plus belle couronne du monde m'affecte cent fois moins. Je ne pris alors conseil que de mon désespoir. Je me rendis chez M. le comte de Marbeuf, mon protecteur en titre; il savait le service que j'avais rendu à M. Mello, il y avait applaudi. Il n'ignorait pas non plus combien cette famille avait d'amitié pour moi. « Monsieur, lui dis-je, avec l'accent d'un homme vivement affligé, je dois à votre généreuse protection, et ce que je suis aujourd'hui, et ce que je puis être à l'avenir; daignez mettre le comble à vos bontés en m'obtenant la per-

mission d'aller à Brienne. M. Mello vient de perdre sa fille unique. Il m'écrit, il me demande de venir alléger quelques instans sa douleur, Ce bon vieillard me regardait comme son fils : jéprouverais une véritable joie de lui en servir dans un moment où il a besoin de véritables consolations. »

M. le comte ne vit dans ma demande que l'expression d'un bon cœur : et le soir j'obtins la permission desirée. Un doux espoir venait encore effleurer mon âme. Mon Eugénie pouvait n'être point morte, ma présence pouvait peut-être la rendre à la vie. Le lendemain j'étais à Brienne. La première chose que je demandai à la poste ce fut des nouvelles de mademoiselle Mello. « Elle n'est pas morte, mais elle

est agonisante. » Cette nouvelle, toute désespérante qu'elle était, me laissait encore une lueur d'espérance. Je volai chez mon amante. Quel spectacle m'y attendait ! Dans le fond de la pièce, M. Mello, enfoncé dans un fauteuil, était à demi-mort, et n'avait plus de l'armes à verser ; près du lit, trois jeunes personnes pleurant à chaudes larmes sur leur jeune amie ; un peu plus près de la malade, un prêtre, un bon prêtre, priant le dieu des chrétiens de recevoir en son sein l'âme angélique de la moribonde ; sur le lit, mon Eugénie, mon amante, mon épouse, un ange ! Les approches de la mort ne l'avaient point décolorée : elle était belle encore ; mais son œil, beaucoup plus ouvert, était terne et sans mouvement. Au bruit que

je fais en entrant, M. Mello lève la tête, me reconnaît et s'écrie : « Mon fils! mon cher fils! » Il n'en peut dire davantage et s'évanouit. Tandis que l'on s'empressait de le secourir, j'allai droit au lit de mon épouse : je n'avais plus de mesures à garder; je passe mon bras sous sa tête; sur ses lèvres glacées je pose une bouche brûlante. « Eugénie, chère Eugénie, c'est ton ami, c'est Buonaparte. » A ces noms si chers et si doux, la mort lui cède un moment d'existence; l'œil de cette belle femme se tourne vivement sur moi; elle me reconnaît, pousse un cri, fait un dernier effort pour appuyer sa bouche sur la mienne qui ne l'avait point quittée, me serre la main et rend le dernier soupir. On eût dit qu'elle attendait mon retour pour expirer dans mes bras.

Je m'aperçus tout de suite que la mort avait frappé sa victime. Je renfonçai les cris que j'étais prèt à faire entendre, et je priai l'ecclésiastique de vouloir bien arracher M. Mello à cette scène de douleur. Aux sollicitations du religieux, le père d'Eugénie connut toute l'étendue de son malheur. « Vous avez raison, Monsieur, lui dit-il, je n'ai plus besoin dans cette chambre, ma fille a cessé de vivre ! » On entraîna cet infortuné presque mourant. A peine fut-il sorti que, me livrant tout entier à mon désespoir, je me jetai sur le cadavre de mon épouse. Si le feu d'un millier de baisers avait pu lui rendre la vie, je n'aurais pas longtems pleuré sa perte. Les trois jeunes amies de mademoiselle Mello me regardaient

avec l'étonnement de la douleur et du plus vif intérêt. Je pris la main d'une d'entr'elles, je l'attirai vers le lit : « Voyez, lui dis-je, cette jeune et belle fille que la mort a dévorée dans les plus beaux jours de sa vie ; eh bien? cet ange de tendresse, de douceur et de beauté, Eugénie Mello, enfin, fut mon amante, mon amie, mon.. » Je n'achevai pas : la mémoire d'Eugénie fut respectée. « Monsieur, me répondit la demoiselle à qui je parlais, nous le savons bien, chaque fois que, par amitié, nous l'avons veillée, nous avons souvent surpris votre nom dans sa bouche. »

Le beau-frère de M. Mello était venu partager sa douleur. Il me témoignait une vive amitié : il voulut me conduire chez un de leurs amis. « Je ne quitterai point le corps de

votre nièce, de ma tendre sœur, qu'au moment où la terre aura recouvert ses restes. » Il joignit ses larmes aux miennes.

Je passai la nuit à contempler les restes d'une femme que j'avais adorée. Quoi! c'est donc là tout? esprit, beauté, grâces et tendresse, tout a péri. La mort! quel mot! qui peut s'en pénétrer! il est incommensurable. Deux fois dans ma vie j'osai vouloir en percer la profondeur : La première, fut la nuit que je veillai le cadavre de mon amante; la seconde, lorsque je descendis dans le tombeau du grand Frédéric. Mais combien je différais de façon de penser dans ces deux circonstances! Bonaparte, veillant les restes inanimés de l'unique femme qui lui fit sentir qu'il avait un cœur, était

encore sensible. La mort de cette femme ne lui avait point arraché le serment de fuir toutes les liaisons douces et de conséquence ; les biens et les honneurs, la puissance et les sceptres, la légèreté des peuples et l'ingratitude des courtisans n'avaient point encore cuirassé son cœur et durci son âme.

Le lendemain, à la pointe du jour, l'oncle d'Eugénie vint me chercher. « Vous êtes trop affecté, suivez-moi ; d'ailleurs votre présence ici est de trop. « Je compris à demi-mot. Des femmes entrèrent ; j'aperçus un linceul. « Hé bien ! m'écriai-je, puisque je ne dois plus la voir, la terre n'aura pas toute sa proie. » Je pris des ciseaux et lui coupai plusieurs boucles de ses cheveux. Je les ai toujours, ces restes précieux ; dans

un âge plus avancé ils m'ont donné toute la mesure de la bonté de madame de Beauharnais. Un jour, me voyant considérér avec attention ces boucles de cheveux, elle osa me demander de qui je les tenais. Je lui nommai Eugénie Mello ; je fis plus : je lui donnai à lire une portion de son histoire, que j'avais à peine ébauchée. Joséphine, bonne et sensible, versa des larmes sur le sort funeste de la première amante de son époux, et garda toujours un profond silence sur cette malheureuse affaire.

Cependant j'avais suivi le beau-frère de M. Mello. Je n'appris pas sans étonnement que ce dernier allait partir avec sa sœur, qui prudemment l'emmenait chez elle pour le soustraire au bruit douloureux

des cloches funèbres. Il me pressa contre son cœur, me prit la main sans pouvoir me dire adieu ; mais mon silence fut d'une éloquence déchirante.

Tous les apprêts de la funeste cérémonie avaient été faits ; toute la journée, le tintement d'un timbre sépulchral avait fait vibrer dans mon cœur ces mots affreux : « Elle n'est plus. « J'étais accablé de douleur et de sommeil. On me conseilla de ne point suivre les restes d'Eugénie jusqu'au cimetière : je me prononçai de manière à ôter l'envie de me contrarier sur cet article. Le cortége était nombreux ; tout le monde sanglotait : moi seul, impassible, le front sec et ténébreux, je souffrais plus que tout le monde ; j'étouffais : je n'ai jamais su pleurer. J'étais bien en

argent ; une chaise de poste m'attendait à cent pas du cimetière. Les prières finies, on descend la bière dans la fosse : j'entends le bruit de sa chute ; il retentit dans mon cœur. « C'en est fait, m'écriai-je ! cet ange est dans les bras de l'Eternel. » Tout à coup je fends la foule, je rejoins ma chaise : « Postillon ! tue les chevaux. » J'arrive à Paris.

Ainsi finit cette femme ; la seule que j'adorai, dont le souvenir m'est encore présent. Pour tout au monde, je n'aurais point sauvé aux lecteurs un des moindres détails de cet évènement ; il devient une des pièces les plus justificatives de ma vie ; il est une preuve péremptoire contre l'affreuse calomnie d'un homme qui fut jadis mon compagnon d'études à Brienne, et depuis l'un de mes lieu-

tenans. Cet homme voulant se venger de quelques torts que peut-être j'ai eus envers lui, a semé dans le public le bruit affreux que j'avais empoisonné mon amante. Le cruel ! j'aurais plutôt empoisonné l'univers que celle qui ne respirait que pour moi. Un infâme Anglais, scélérat déhonté, qui vingt fois m'a proposé de me vendre les secrets de son pays, que j'ai toujours refusé, parce que je perçais la noirceur de son âme ; ce monstre, dans un recueil d'infâmes impostures, a répandu, avec une profusion coupable, cette calomnie d'un officier supérieur ; et des Français, écrivains boueux, n'ont point rougi de devenir son écho.

Mes liaisons avec Eugénie ne me justifient pas seulement du crime de l'avoir empoisonnée ; mais il dé-

truit encore ce qu'avancent aujourd'hui les bons et mauvais écrivains : que je suis dépourvu d'entrailles, que jamais je n'aimai. Il serait à souhaiter qu'il existât un arrêt de police qui enjoignît à chaque écrivain qui voudrait écrire sur un personnage remarquable, de prouver légalement qu'il a vécu avec celui dont il veut tracer le caractère ; qu'il s'est trouvé à sa société privée et publique, ou que les notes d'après lesquelles il écrit, ont été rédigées par des personnes qui réunissaient les deux conditions demandées. C'est alors que l'on ne verrait plus ces caricatures ignobles, ces caractères outrés et sans proportions, ces tableaux forcés et sans ressemblance. Si j'étais appelé à régner de nouveau, cette loi existerait, et ne serait pas la moins

sage de mon Code; j'en suis une forte preuve. Les écrivains, en général, qui, depuis ma chute, ont écrit sur mon compte, ceux qui ont crayonné mon portrait, mes mœurs habituelles, mon caractère politique et moral, sont précisément ceux qui, de tout tems, furent étrangers à mon gouvernement, à mon administration, à mon domestique; mais je suis convaincu que le burin impartial de l'histoire de ma vie ne sera point aiguisé sur de pareils grès.

La perte de mademoiselle Mello m'affectait trop sensiblement pour ne point réfléchir sur les suites que de pareils engagemens pourraient avoir sur moi. La sensibilité, me dis-je, ne doit pas trouver place dans le cœur d'un ambitieux. Si, par tempérament, je ne puis me priver

du beau sexe, désormais j'aurai des maîtresses, mais jamais une tendre amie; une intrigue amoureuse ne sera plus qu'un délassement pour moi; je n'en ferai plus une affaire principale.

Ce parti une fois pris, mes études furent de nouveau suivies avec ardeur. La mort d'Eugénie n'avait pas peu contribué à me faire chérir la solitude; ajoutez à cela l'espèce de mépris que m'inspiraient mes camarades, et sur-tout les lâches impostures que tous les jours des officiers français affectaient de répandre en ma présence sur le compte de mes compatriotes. J'adorais ma patrie: un Corse tombant les armes à la main, pour défendre son indépendance contre les prétentions des perfides Génois, était à mes yeux un héros que mon cœur déifiait. Paoli,

l'immortel Paoli, m'a souvent fait regretter d'avoir été trop jeune pour l'accompagner dans ses premiers triomphes. J'aurais combattu à ses côtés ; j'aurais changé sa tactique ; j'aurais formé une masse terrible de tous les Corses ; je les aurais précipités sur leurs ennemis : ces derniers eussent été écrasés, anéantis, et le nom de Paoli n'eût été prononcé qu'après le mien.

Un jour, un officier du régiment de Cambrésis racontait en ma présence l'affaire de la Molletta, où les Corses, moins forts de moitié que leurs ennemis, avaient été obligés de céder. « Nous n'étions, disait-il, que trois cents. — Vous en avez menti, lui répliquai-je sur-le-champ ; vous étiez dix mille, et vous n'aviez que cinq cents Corses à combattre. » Un dé-

menti aussi formel, et donné avec aussi peu de ménagement n'aurait pas resté impuni, si M. Desthermes ne se fût mis entre l'officier et moi. «Allons, monsieur, dit-il à ce dernier, pardonnez une vivacité peu réfléchie d'un jeune homme qui ne peut rien entendre de désagréable sur ses compatriotes. Vous avez raison, je le sais; mais il est Corse, et Paoli est son Dieu. Et vous, monsieur, qui défendez si glorieusement votre pays, vous devez quelque indulgence au jeune homme qui s'est fait un point capital de l'honneur du sien. » J'étais appuyé sur un gros encrier de plomb; et si l'officier eût effectué la menace qu'il me faisait de se servir du plat de son épée, je m'armais de la première chose qui se fût trouvée sous ma main, et, certes, il n'eût point eu beau

jeu ; mais les raisons de M. Desthermes le calmèrent, et la dispute en resta là.

Il y avait huit mois que j'étais privé du plaisir de presser une femme dans mes bras. J'écartais autant qu'il était en mon pouvoir le souvenir de l'infortunée Eugénie ; souvenir qui me rappelait vivement les douces nuits que j'avais passées avec elle ; cependant, quels que fussent mes efforts, mon tempérament ne put y tenir. Je cherchai les moyens d'appaiser ce cri de la nature ; nul ne s'offrit à mon imagination : il ne me restait plus que la fatale ressource de recourir à ces maisons publiques, où la volupté s'achète avec de l'or et des regrets. Je fus très-longtems à me décider ;

mais enfin, mes desirs l'emportèrent et mon parti fut pris.

Extrêmement économe, les générosités de MM. de Marbeuf, et certaines sommes que ma mère m'avait fait passer à différentes reprises; m'avaient fait un capital assez considérable pour un jeune écolier; et je réponds que, de toute l'Ecole militaire, quoique le plus pauvre, j'étais l'élève qui avait le plus d'argent à sa disposition. Combien de fois, à l'aide de mon pesit trésor, ai-je cherché à humilier quelques-uns de mes compagnons d'études, sur-tout ceux qui, fiers de leur naissance, avaient quelquefois essayé de me faire ressouvenir de la mienne! Ces jeunes gens, le plus souvent, étaient sans le sou, et c'est en quoi j'ai toujours blâmé leurs parens. Beaucoup d'élèves, il

est vrai, dépensent en un seul jour ce que leur famille leur envoie pour trois mois de leurs menus plaisirs. Je connaissais fort bien ceux qui étaient dans ce dernier cas : aussi lorsque, dans nos promenades, on faisait halte, je prenais plaisir à me faire apporter, par le limonadier le plus voisin, soit une caraffe d'orgeat, soit du punch, et quelques friandises. J'avais toujours soin alors de me placer proche de ceux à la pénurie desquels je voulais insulter. Quelquefois je partageais mes raffraîchissemens avec quelques-uns d'entre les camarades que j'estimais le plus, mais c'était assez rarement. J'avoue que ces procédés ne contribuaient pas mal à éloigner de moi la plupart de mes compagnons d'études : que m'importait leur éloignement? je n'ai

jamais desiré leur amitié. Il m'eût fallu descendre à des complaisances, des soins, des familiarités qui ne convenaient nullement à mon caractère : les humilier, c'était assez pour moi; car, et personne ne l'a dit avant moi, on envie presque toujours le sort de celui qui nous humilie ; ne fût-ce que pour s'en venger. Un fat, me dira-t-on, peut, en certaines occasions, humilier un honnète homme; ce fait est vrai, mais il ne détruit point mon objection : un fat peut prétendre humilier un bomme de bien ; mais si celui-ci sent tout le prix de sa supériorité, il n'est point humilié. L'haleine passe comme l'éclair sur une glace et ne la ternit pas. Il n'en était point ainsi de ceux que je voulais braver quelque peu avec mes petites

dépenses. L'œil et la manière dont ils les regardaient, ne me prouvait que trop qu'ils enviaient beaucoup les moyens d'en faire autant. Mes économies me mettant à même de satisfaire mes desirs amoureux, je me décidai à les éteindre dans les bras d'une courtisanne, rue des Bons-Enfans, ou demeurait une nommée Dubois, femme assez famée pour avoir de jolies femmes. Un jour que j'avais la permission d'aller voir M. de Marbeuf, et cela m'arrivait souvent; un jour, dis-je, que j'allais chez lui, je passai par la rue des Bons-Enfans, bien résolu de monter chez la Dubois. Arrivé à sa porte, soit économie, soit répugnance, soit timidité, je n'osai monter chez elle! Chemin faisant, je m'applaudis intérieurement du parti que j'avais

pris ; j'etais glorieux de cette victoire remportée sur mes sens. Mais hélas ! elle fut de bien peu de durée ; à peine rentré dans ma chambre, mon tempérament repris le dessus, et je promis bien, la première fois que je sortirais, de ne point rentrer avec mon innocence. Ce jour arriva : je vais rue des Bons-Enfans, je monte chez la Dubois : quoique naturellement hardi, j'éprouve cependant quelque confusion ; enfin, je m'explique. La Dubois, après m'avoir demandé douze francs, me dit : « Montez au second, numéro 4, vous y trouverez une jeune personne qui vous conviendra, j'en suis sûre. »

Arrivé au numéro indiqué, je frappé; on ouvre. Je vois une assez jolie brune, très-fraîche et d'un œil fort doux. Elle me reçut sans froideur

et sans empressement. Cela me surprit ; car j'avais entendu dire que ses pareilles accablent le premier venu de leurs caresses. Cependant, cet accueil me fit intérieurement plaisir. Elle m'offrit une chaise. Je ne savais réellement par où débuter avec elle ; heureusement un livre était sur sa table. « Vous lisez donc, mademoiselle? — Que ferais-je? monsieur, je meurs d'ennui. — Vous n'avez-donc pas souvent de société? — Que trop. — Comment, vous n'aimez donc pas la société! — J'aimerais celle où je trouverais le bonheur. — A vous entendre, vous faites cet état à contre cœur ; et s'il en est ainsi, pourquoi le faites-vous? — Cette demande exigerait des détails que je ne veux point vous donner : premièrement, parce que vous n'êtes point

ici pour les entendre ; en second lieu, c'est qu'il n'est point une femme d'entre mes pareilles, qui n'eût un semblable conte à vous débiter ; et pour ne point me faire soupçonner d'imposture, j'ai toujours préféré garder le silence. »

Au peu de prétention qu'elle mit dans cette dernière réponse, et surtout à l'empressement qu'elle mit à changer de conversation, j'aurais parié que cette fille était naïve et sincère. Ma curiosité fut piquée, et je me faisais déja un vif plaisir de la satisfaire, lorsque j'arrêtai plus attentivement mes regards sur cette jeune fille : elle me parut charmante à travers son indifférence. Je lui donnai quelques baisers, elle les reçut ; mais elle me les rendit faiblement. Avec une complexion comme la

mienne, et huit mois de privations, il est facile de croire que la froideur de la jeune personne ne rallentit nullement mes desirs, je crois même qu'elle les irrita. Deux fois successivement elle reçut mes caresses : sans haine et sans amour, si quelquefois elle avait répondu à mon ardeur, ce fut plutôt l'élan de la nature stimulée, que la propre volonté de cette belle; néanmoins le coloris de ses belles joues attestait qu'elle avait payé sa dette à l'amour.

Plus calme, je lui demandai si elle avait dîné. Non, me dit-elle, pas encore. — Puis-je faire monter à dîner pour nous deux, et voulez-vous que j'aie le plaisir de le partager avec vous? — Si cela vous convient, j'accepte volontiers; il me semble que je suis plus à mon aise

avec vous. » Elle sonne, on vient. Je donne une pièce d'or et prie que l'on nous monte à dîner. Nous n'attendîmes pas longtems.

« Vous m'avez dit, mademoiselle, qu'il vous semblait que vous étiez à votre aise avec moi. J'aime à le croire; mais moi, indépendamment des plaisirs que j'ai puisés dans vos bras, je me trouve heureux de partager votre société. — Si vous pouviez, Monsieur, lire au fond de mon cœur combien cette dernière phrase a de charmes pour moi! Rarement de pareilles viennent frapper mon oreille. — Eh bien! si vous trouvez que je mérite quelques complaisances, daignez me faire part de vos malheurs; j'aime à croire qu'ils ne sont point mérités. — Si vous voulez m'épargnez ces détails, vous

m'obligerez. Un mouvement de curiosité est facile à réprimer, surtout lorsqu'il ne doit en résulter qu'un léger plaisir pour vous, et des chagrins pour moi : quelques personnes m'ont, comme vous, demandé ces aveux, je les ai faits, je n'en ai jamais été plus heureuse. — En ce cas, n'en parlons plus ; mais l'intérêt que vous m'inspirez m'a fait desirer de connaître qui vous étiez ; vous m'eussiez fait plaisir. Peut-être.... — Ah ! laissez ce peut-être, pas de promesses ; je ne saurais y croire : je vais vous satisfaire. Vous êtes fort jeune, tant mieux, vous réfléchirez moins à ce que je vous dirai.

« Je suis fille d'un maître de pension assez instruit. Une assez bonne éducation fut tout ce que je reçus de lui pendant qu'il tenait sa

pension ; mais lorsqu'il fut contraint de l'abandonner, faute de conduite, on me fit apprendre l'état de brodeuse. A treize ans, je finis mon apprentissage, et je commençai à gagnier dix sols par jour ; cependant j'étais une des plus fortes de l'atelier. Mon père et ma mère, qui vivent encore, et qui n'avaient que deux enfans, un fils et moi, n'apprirent pas aussitôt que je gagnais de l'argent, qu'ils me dirent qu'il fallait prendre ma chambre et vivre de mes gains. Il est impossible d'éprouver plus de peine que ne m'en fit cette nouvelle. A treize ans, seule dans une chambre, isolée, sans appui, séparée d'un père et d'une mère que je n'avais jamais quittés ; obligée de vivre de mes gains ! Si l'ouvrage allait me manquer !... Ah ! monsieur,

on ne se fera jamais l'idée d'une pareille situation ; on est trop peu compâtissant, trop cruel, faut-il le dire, pour s'en pénétrer. Mes larmes, mon désespoir, ma timide éloquence, tout fut inutile auprès de mes insensibles parens. On me loua une chambre rue du Four-Saint-Honoré. Un bois de lit, un matelas, deux draps, une table et deux chaises, composèrent bientôt mon léger mobilier ; mon père, cependant, avait de nombreux écoliers en ville. Il se faisait encore quinze cents francs d'appointemens. C'était peu de chose, il est vrai ; mais c'en était assez pour ne point réduire sa fille à cette extrémité. Je ne vous détaillerai pas... — Arrêtez, lui dis-je, n'abrégez rien. Malheur à celui qui dédaigne un récit naturel, simple et

touchant, où le cœur parle, où le narrateur est sans prétention! — Eh bien! Monsieur, si bien des peines me sont réservées, j'aime à croire que je n'éprouverai rien de si déchirant que la douleur dont je fus saisie la première fois que j'habitai ma chambre. Je n'eus, en entrant, que le tems de me jeter sur une chaise. Cette chambre me parut un désert qui me séparait du monde entier. Des torrens de larmes vinrent m'inonder : mon peu de courage, hélas! m'était bien pardonnable; je n'avais que treize ans. La nuit me surprit dans la même position ; la peur me prit, je me couchai, et le sommeil vint mettre fin à mes peines. Nous étions dans les beaux jours, et je commençais déja à me familiariser avec mon sort, lorsque tout à coup

les travaux vinrent à cesser ; mes démarches pour en trouver ailleurs furent inutiles. Depuis deux mois mon père était parti pour s'établir à Orléans. Mon sort devint affreux ; j'étais sans espoir et sans pain ; une voisine qui s'en aperçut, prit pitié de moi et me fit entrer chez un passementier. Je crus ma fortune faite. Je travaillais tout le jour dans un endroit chaud et fermé : mes gains valaient ceux d'une brodeuse ; enfin, je ne demandais rien à Dieu, lorsqu'un jeune ouvrier de l'atelier se prit d'amour pour moi. J'étais pure comme la lumière du jour. Delâtre, c'était le nom de mon amant, me dit qu'il m'aimait : en peu de jours nous nous adorâmes. Bientôt ma chambre ne fut plus une solitude, mon ami vint la partager.

« Depuis sept semaines j'étais la plus heureuse des femmes, lorsque Delâtre vint à tomber malade. Le sacrifice de mon dernier jupon ne m'a pas couté une larme, pour secourir mon amant; enfin, quand il ne me resta plus rien, je fus contrainte de le conduire à l'Hôtel-Dieu. Tous les jours je le visitais; mais le onzième, en approchant de son lit, je le trouvai vide; Delâtre était mort dans la nuit. A cette nouvelle, je perdis connaissance; j'étais, grâce à Dieu, dans l'asile des malheureux : la fièvre s'empara de moi, et ce ne fut que le quatorzième jour que je repris l'usage de mes sens. Pendant vingt-deux mois j'habitai cet hospice.

Mes premiers pas, en sortant de cette maison; furent rue du Four, où, comme me l'avait promis mon pro-

priétaire, je croyais trouver encore ma chambre et mon lit : vain espoir ; celui de qui je les tenais était mort, il y avait cinq semaines. Mon petit mobilier avait été relégué dans un coin de grenier ; mais pour l'obtenir, il fallait payer deux années de loyer, c'est-à-dire, deux fois la valeur de ce que je réclamais : on me dit d'aller chez le commissaire, de qui, quoique dans un piteux état, je fus assez bien reçue. C'était un homme de cinquante ans, au plus ; il me dit, que quant à mes meubles, il fallait n'y plus penser, et que le seul parti que j'avais à prendre, c'était de me mettre en garni. « Vous êtes sans argent, me dit-il, je vais vous avancer douze francs ; vous me les remettrez, quand vous pourrez. Il me parut un ange consolateur que

le ciel avait placé là tout exprès, pour me secourir. Mes larmes furent mes seuls remercîmens. Bientôt, pour six francs par mois, je trouvai un cabinet garni, je n'en payai que la quinzaine. Le commissaire m'avait prié de lui faire savoir mon adresse; je n'eus garde d'y manquer. Il me restait neuf ou dix francs; c'était une fortune. Je trouvai tout de suite de l'ouvrage.

« Deux jours après mon installation dans le cabinet garni, je ne fus pas peu surprise d'y voir entrer mon bienfaiteur. « Eh bien! mademoiselle, comment vous trouvez-vous ici? — Beaucoup mieux, monsieur, que je n'aurais osé l'espérer; grâces à vos bontés, je suis moins malheureuse. — Ne parlons pas de cela. il faut prendre courage. Tenez, pour aller travailler

et être quelque peu considérée, vous êtes assez mal vêtue : je ne ferai pas le bien à demi ; vous irez aujourd'hui, cloître St.-Bénoît, chez une fripière nommée Torsan, et là, vous chosirez tout ce qu'il vous faudra pour vous nipper passablement. Je vais de ce pas donner des ordres. Ne me refusez pas, ce serait un moyen de me fâcher. » A peine eut-il dit, qu'il se retira. J'étais en effet fort mal vêtue, et les offres du commissaire ne furent point refusées. En effet, je trouvai la fripière disposée à me donner tout ce dont j'aurais besoin. Je n'osais faire un choix, elle-même me déterminait, et je me trouvai bientôt convenablement vêtue. Je me promettais bien de faire des économies et de rembourser mon bien-

faiteur. Le dimanche suivant, il vint me voir. « Fort bien, dit-il, en entrant, on a suivi mes ordres, je vous en fais mon compliment. Louise, vous êtes charmante dans ce déshabillé. — Si je suis moins repoussante, c'est grâces à vos bienfaits. — Tenez, Louise, je vais vous dire en deux mots ce que je pense. J'ai cinquante ans, je puis vous être utile, permettez-moi de vous aimer, et désormais vous ne connaîtrez plus le besoin. » En disant ces mots, il m'avait attirée sur ses genoux, et m'accablait de baisers. Il était mon bienfaiteur, il est vrai, il m'avait arrachée à la misère et peut-être au désespoir. Dans la position où je me trouvais, il y allait de mon intérêt le plus cher à le conserver. Eh bien! toutes ces raisons ne tinrent pas

contre une certaine aversion qu'il m'inspirait, et dont je ne pouvais démêler la cause. Je ne suis pas néanmoins assez fausse pour vous dire que je lui aurais longtems résisté ; mais à ces premières offres, je le repoussai brusquement. « Ah ! monsieur, lui dis-je, ce dernier affront met le comble à tous mes malheurs ; je vous croyais..... » Il ne me donna pas le tems d'en dire davantage. Il se leva rapidement et disparut. C'est alors que ce trait, dont j'aurais dû m'honorer, me parut une bévue impardonnable. Les résultats pouvaient en être funestes. Je supposais le commissaire irrité, réclamant le prêt qu'il m'avait fait ; je voyais la fripière venant me redemander les habits que j'avais sur le corps, ou la valeur de ce qu'ils coûtaient.

C'est alors que je regrettai vivement ma sévérité : tant il est vrai que pour la misère, il ne peut être de vertu. Ma nuit fut affreuse. Le lendemain matin, une femme âgée me remit un billet ainsi conçu :

Ma chère demoiselle,

« Oubliez, je vous prie, la scène d'hier. Jusqu'à ce que vous soyez plus à votre aise ou mariée, la personne chargée de vous rendre ce billet vous remettra aussi trois livres tous les dimanches. C'est peu de chose ; mais cela vous aidera. Je vous observe que je ne vous reverrai jamais ; ainsi ne me refusez pas : je vous taxerais d'ingratitude. »

Le commissaire de....

« Ce procédé, je vous l'avoue, monsieur, m'attendrit jusqu'aux larmes, Pendant dix-huit mois, je reçus exactement trois livres toutes les semaines. Cette petite rente m'avait mise dans mes meubles ; enfin je respirais. Hélas! je ne suis point née pour le bonheur ; et si le ciel me donnait un appui, bientôt sa colère me le retirait. Mon bienfaiteur mourut. Pour comble de maux, la petite-vérole vint à se déclarer chez moi. J'avais les hospices en horreur, et je préférai vendre jusqu'à mes derniers meubles, pour ne point y entrer. Ma maladie fut longue et douloureuse, et l'hiver arriva, que j'étais à peine rétablie. Cependant, sur la surface du globe, je ne possédais plus qu'une paillasse. Que faire ? que devenir ? où jeter les yeux ? quelle créature humaine vou-

dra bien me donner un asile et des secours? Les travaux étaient cessés. Je me présente néanmoins rue aux Fers; chez un passementier, qui me reçoit très-insolemment et m'éconduit. Madame Dubois, la même qui tient cette maison, faisait alors des emplettes dans le magasin d'où l'on venait de me chasser si brusquement. J'ignore si cette dame crut reconnaître encore quelques restes de beauté à travers ma misère et ma pâleur. Elle sortit aussitôt, et me dit de l'attendre. Je n'avais rien de mieux à faire. Elle revient. « Vous êtes de Paris, ma chère? — Oui, madame. — Où demeurent vos parens? — A Orléans. — Vous êtes seule ici, et vous ne savez où aller? — Des larmes furent ma réponse. — Allons, consolez-vous et suivez-moi.

« Nous n'allâmes pas loin ; elle prit un fiacre qui nous conduisit ici. Elle eut de moi tous les soins possibles. En peu de tems, je fus baignée, décrassée et proprement vêtue. En quinze jours, je fus méconnaissable, et madame Dubois s'applaudissait de sa rencontre, qu'elle appelait une bonne fortune. Je ne vous en imposerai pas, monsieur, en vous disant que j'ignorais qu'elle était la maison où j'étais : en y entrant, je n'avais pu en douter. D'ailleurs, depuis quinze jours, j'y était bien soignée, bien nourrie, et l'on ne me demandait aucun travail. Suis-je coupable ? j'aime à me dire que non ; et, dans la position où j'étais, les mots de bienséance et vertu n'étaient que des expressions dont le vide m'était suffisamment prouvé. Il

n'est que trop vrai que ceux même qui font sonner si haut les mots honneur et vertu, ne donneraient pas un sou pour les faire pratiquer.

Depuis trois mois je suis chez madame Dubois, j'y meurs d'ennui; et si je n'avais la douce espérance d'y faire quelques économies et de m'en retirer, je n'y vivrais pas deux jours. »

Ce que venait de me dire cette jeune fille m'avait insensiblement intéressé en sa faveur. La simplicité de son narré, la naïveté de ses malheurs avaient je ne sais quels charmes dont mon oreille et mon cœur ne purent se défendre.

« Vous vous ennuyez ici dites-vous, mademoiselle? Cependant il me paraît que vous n'y manquez de rien? — Ah! monsieur, combien

vous êtes dans l'erreur ! Si une excellente uourriture suffisait au bonheur, oui, nous n'aurions rien à desirer ; mais quelle foule de chagrins viennent journellement m'assaillir ! Je me garderai bien de parler des plus cuisans : sachez seulement qu'ici nous ne sortons jamais, si ce n'est pour nous donner en spectacle, soit dans les réunions publiques, soit dans une loge au théâtre. Nous n'avons aucun salaire, et les habits que nous portons ne nous appartiennent même pas ; et si madame Dubois était ce soir mécontente de moi, elle pourrait me dépouiller et me jeter à la porte. — Mais si vous êtes sans salaire, comment espérez-vous faire des économies ? — Si les personness qui viennent nous voir sont généreuses ou satis-

faites, elles nous font quelques présens; mais elles n'y sont point contraintes. C'est cependant sur quoi je fonde ma retraite : j'ai déja quelques fonds en réserve. »

Les confidences de cette jeune fille m'avaient fait passer d'heureux instans; je la quittai néanmoins en lui promettant de venir la revoir le plus tôt qu'il me serait possible. « Je ne vous reverrai peut-être jamais, me dit-elle en me serrant la main; mais n'obliez pas que Louise Letang sera toujours satisfaite de vous revoir. »

De retour à l'Ecole militaire, je fis de sérieuses réflexions. Cette petite sortie chez là Dubois m'avait coûté près d'un louis. Je n'y tiendrais pas longtems, me dis-je, bientôt mes fonds seraient épuisés. Louise Létang est jeune, assez jolie; sa

simplicité, sa franchise promettent un excellent caractère ; elle desire se retirer de chez la Dubois, elle n'attend, pour exécuter son projet, que le moment où elle aura amassé quelqu'argent. J'en ai moi, j'en ai trois fois plus qu'il n'en faut pour la mettre dans sa chambre : il faut le lui proposer ; si elle accepte, elle travaillera, je lui aiderai, et par conséquent, j'aurai à ma disposition une femme douce, aimable, sensible, qui ne m'attachera qu'autant qu'elle sera nécessaire à mes plaisirs.

Le lendemain de ce monologue, j'allai chez mademoiselle Létang. Avant de lui faire part de mon projet, je voulus m'assurer si ma personne et mes offres lui conviendraient. Après quelques caresses

qu'elle reçut avec un peu plus d'abandon que la veille : « Louise, lui dis-je, la franchise que vous avez mise hier dans les aveux que vous m'avez faits, m'a vivement intéressé en votre faveur. Je crois qu'un homme qui ne vous inspirerait aucune répugnance, et qui vous donnerait les moyens de sortir de cette maison, deviendrait, avec le tems, l'ami de votre cœur. » Je m'aperçus qu'elle pleurait. « Qu'avez-vous donc? — Rien, monsieur, mais ce que vous me dites exige une réponse, et mes larmes, j'ose le croire, m'en tiendront lieu. Est-ce vous qui serez assez généreux pour me rendre au repos, au bonheur? — Oui, Louise : si ma jeunesse ne vous effraie pas, si ma personne vous convient.... » Elle me ferma la bouche

d'un baiser. « Jeune ami, me dit-elle, moi répugner à ta personne! Je te connais depuis peu; mais dans ce monde, il n'est rien que je ne voudrais connaître et chérir plus que toi.

En amour, comme au champ d'honneur, mon premier coup-d'œil fut toujours sûr. La tendre saillie de mademoiselle Letang me parut l'élan d'un cœur vivement pénétré. « Puisqu'il en est ainsi, lui dis-je, je vais dès aujourd'hui vous faire meubler une chambre, modeste à la vérité; car je suis peu riche. — Je devais m'attendre à être soupçonnée d'intérêt; l'état où je me trouve vous justifie : je vous dirai seulement que je n'ai jamais connu l'aisance; que si vos bontés me procurent un simple asile, quel qu'il soit, il sera toujours au-dessus

de mes espérances. — Louise, vous vous trompez sur le sens de mes paroles ; je ne prétends point vous humilier. Demain vous serez chez vous, vous ne dépendrez que de vous, je vous laisserai quelques avances.... — Je n'en ai pas besoin, mon ami ; j'ai de quoi vivre en attendant que j'aie trouvé de l'ouvrage. — Eh bien ! demain. — Je coucherai donc ce soir ici ? — Vous avez raison. Il n'est que midi ; faites vos dispositions : je vous attends à quatre heures, rue des Vieux-Augustins, chez le restaurateur qui fait le coin. » Elle m'embrassa de nouveau, et je la quittai pour aller chez un marchand de meubles. En trois heures de tems, je lui louai, rue de Babylone, une chambre fort jolie, qui fut meublée à l'instant. Cette rue

me convenait parfaitement, non-seulement parce qu'elle est isolée, mais parce qu'elle me rapprochait de l'Ecole militaire.

A quatre heures, je vis arriver mademoiselle Létang; elle était proprement mise, et c'était tout ce qu'elle possédait, n'ayant rien voulu emporter à la Dubois. Ce trait de probité me fit plaisir. Nous dînâmes fort gaîment ensemble, et nous fûmes à son nouveau domicile. Il est impossible d'exprimer quelle fut sa joie, à la vue de son petit mobilier. « Vous êtes bien jeune pour être si généreux, mon ami; je ne crois pas pouvoir reconnaître autant de bienfaits. — Vous m'aimerez, et je serai amplement récompensé. Voyons maintenant quelles sont vos économies. » La chère fille me fit voir

une somme de cinquante francs. « C'est excellent, lui dis-je, pour vous mettre au courant ; mais il vous faut du linge, des habits. Voici cinq louis ; demain vous ferez des emplettes. — Je tomberais à tes genoux, car permets-moi de te tutoyer, je serais à tes pieds, si je ne craignais de paraître intéressée. — Hé bien ! ma Louise, prouve moi que tu n'est pas ingrate ; couche-toi. — Que puis-je te refuser ? » Quelques minutes après, elle était sous les draps. Bientôt je fus à ses côtés. J'étais brûlant de desirs : aussi j'éprouvai des plaisirs infinis dans les bras de ma nouvelle amante. Ce n'était point Eugénie, il est vrai ; ce n'était plus cet abandon de l'innocence subjuguée par les sens, ce délire de la tendresse, ces fougues de la volupté ; c'était

une femme reconnaissante et sensible, ayant toujours le sentiment intérieur de ses fautes, croyant toujours trop prouver qu'elle savait donner des caresses. Très-peu servie d'ailleurs par ses desirs, elle n'attachait de prix à nos embrassemens qu'autant qu'ils me procuraient des plaisirs. Si quelquefois le feu de mes caresses l'on fait sortir de son état ordinaire, elle semblait étonnée et confuse de son délire; alors elle se cachait la tête dans mon sein. Enfin, si tout le tems que je l'ai connue, elle ne s'est jamais refusée à mes caresses, rarement aussi les a-t-elle provoquées : quoi qu'il en soit, elle suffisait à mon bonheur, à mes plaisirs.

Je lui avais défendu de travailler dans les ateliers, elle se mit à bro-

der chez elle. Il y avait à peine quinze jours qu'elle était à sa chambre, qu'un de ses parens la rencontra et lui dit que son père était mort depuis quinze mois, que sa mère était remariée et qu'un de ses oncles était nanti pour elle d'une somme de douze cents francs, provenant de son père. Louise ne me fit point part de cet évènement; elle se préparait un trop doux plaisir. Je pouvais à peine la visiter deux fois par semaine. J'étais désespéré de cette contrainte; plus d'une fois j'en avais témoigné mon chagrin à mademoiselle Létang.

Un après-midi, pendant la récréation, on vint me dire qu'un de mes intimes amis demandait à me voir. Il peut monter, m'écriai-je, sans me douter qui ce pouvait être. Un ins-

tant après, un jeune homme se jette dans mes bras, et dépose un baiser sur ma bouche. Ce procédé me surprit; mais tout à coup j'envisageai cet ami prétendu : c'était mon amante, c'était Louise sous les habits de mon sexe. Jamais amant ne fut plus délicieusement surpris. Louise, sous ce travestissement, était un fort beau garçon. Elle ne me paraissait nullement embarrassée; ses manières avaient de l'aisance et de l'aplomb, enfin il fallait être dans le secret pour deviner que c'était une fille. Ce qu'il y eut de singulier dans cet affaire, c'est que la première personne à laquelle elle s'adressa pour savoir où me trouver, fut justement M. l'Eguille, mon professeur.

Si je fus sensible à cette preuve d'amitié de la part de Louise, je ne

fus pas moins très-inquiet sur les moyens dont elle s'était procuré des habits d'homme. Je le lui demandai. « Je viens d'hériter, me dit-elle, voici les actes qui le constatent; et de plus, voici le reste de la somme, dont je veux disposer de manière à ne te plus rien coûter. Cher ami, tu ne sais pas combien je souffrais de penser que mon entretien te forçait à des privations toujours sensibles à ton âge. Ecoute mon projet. Je veux m'établir marchande lingère. Seule alors chez moi, parfaitement indépendante, tu pourras, cher ami, venir tous les jours, à toute heure, jouir d'une portion de ton ouvrage, et voir ta Louise à l'abri de l'infamie et du besoin. Tu n'es point libre de sortir quand tu veux; eh bien! à l'aide de cet habit, je viendrai de

tems en tems me mêler à tes récréations. »

Lecteur, auriez-vous pu ne point chérir une pareille femme ! Ah ! vos cœurs me sont garans du contraire. Tout ce que mademoiselle Létang venait de me dire, convenait on ne peut mieux à ma position. « Si je savais, lui répondis-je, que tu veuilles tout-à-fait t'isoler de moi, et me priver du plaisir de te rendre quelquefois service, Louise, je verrais à regret ton projet d'établissement; mais si ton jeune ami conserve encore les mêmes droits sur ton cœur, j'accède volontiers à tes vues. — Buonaparte, me dit Louise, ne sait pas me rendre justice; il ne sait pas que je le regarde moins comme mon amant que comme mon bienfaiteur; que je lui dois le plus précieux des

biens, celui de ne plus rougir de moi-même. O mon ami! mon tendre ami, je suis, je serai toujours toute à toi! »

Si la tendresse de cette femme s'exprimait sans fracas, sans violence, elle n'en avait pas moins de charmes pour moi. Louise, sous son nouveau costume, offrait un nouvel attrait à mes desirs. Je n'étais pas d'humeur à la laisser aller sans lui prouver combien sa visite me faisait plaisir. Elle eut beau me dire que ce serait une imprudence, que le lieu n'était pas propice, je n'écoutai rien ; il fallu m'en croire, et bientôt je puisai dans ses bras les plaisirs les plus doux. Je la reconduisis jusque dans la cour ; et je ne la quittai point sans l'embrasser devant tous mes camarades. Louise

réalisa ce qu'elle avait projeté, et vint s'établir marchande lingère, rue de Seine. Nos liaisons furent douces et paisibles. Lorsque je ne pouvais aller chez elle, Louise venait sous ses habits d'homme me trouver à l'École militaire. Je n'avais rien à desirer, j'étais heureux.

Fin du premier volume.

